Das Ausland und die Verschwörung des Schweigens

‚Europe', Revue mensuelle (Nr. 19, 15 Juillet 1924, Paris) bringt den folgenden Aufsatz:

Chronique Autrichienne. — Karl Kraus et sa Fackel (flambeau).

En France on ignore jusqu'au nom de puissant poète et écrivain satirique. C'est ce qui me donne le coeur de vous en parler brièvement. Les notions vagues et incomplètes que je pourrai suggérer aux lecteurs d'*Europe* prépareront les voies à une connaissance plus exacte et vaudront toujours mieux qu'une ignorance injuste et sans profit.

Elle s'explique: le journalisme allemand, discipliné, a organisé le silence autour de l'oeuvre de son mortel ennemi, et, en elle-même, toute européenne qu'elle soit par l'envergure et la portée morale, cette oeuvre se trouve rivée au tréfonds de la vie intellectuelle de l'Allemagne et surtout de l'Autriche; elle s'est incrustée si loin dans les plus délicats replis d'un parler local — celui de Vienne et, parfois, celui de Berlin — qu'elle en devient intraduisible. L'effort toutefois en vaut la peine. Si l'on ne craint pas de se blesser aux doigts, à vouloir déloger une plante épineuse aux profondes racines, on a chance d'emporter de grandes mottes de son sol.

Je m'évertuais un jour à expliquer en français quelques passages de l'âpre prose de K. K. Echec apparent. Mon essai de version cependant ne restait pas sans fruit: chaque ligne, chaque tour et détour de phrase, au cours de cette explication laborieuse (il a du Péguy dans la physionomie littéraire de K.) amenait des digressions sur une foule de choses allemandes et autrichiennes qui, la plupart du temps, se trouvaient être des choses européennes affublées d'un costume national. On pourrait répéter, à propos de K. K., le mot de Goethe sur le satirique Lichtenberg (autre grand inconnu): »Là où il fait un bon mot, cherchez un problème.«

L'Autriche, — voilà le plus palpable des problèmes que la Fackel explique et qui l'expliquent. — — —

(Folgt eine Seite, die diese Beziehung zum Gegenstande hat und ein Bild des alten Österreich, mit Kürnberger, Schöffel und Daniel Spitzer, ~~zeichnet~~.)

Les causes humaines et trop humaines sont l'unique préoccupation de K. K. Depuis plus d'un quart de siècle il y projette la lumière cruelle de son *Flambeau* (revue paraissant librement quatre ou cinq fois par an et qu'on s'arrache. Son tirage dépasse celui des autres périodiques allemands).

Depuis longtemps K. K. écrit seul sa revue, si ce n'est qu'il cite, avec les rares écrivains qu'il admire, les victimes de sa verve colérique. Et croyez qu'il a la citation meurtrière, foudroyante; bien souvent, par ce seul moyen, sans commentaire, il met en évidence la vilenie, la veulerie, la grossièreté ou la fatuité de ses personnages. Ses lecteurs voient avec ses yeux, entendent avec ses oreilles ce qu'on leur débite dans les journaux de Vienne, et sur telle élucubration ennuyeuse de la *Neue Freie Presse*, passent un bon moment.

D'année en année il a rétréci son champ de bataille. Sauf quelques raids, de temps en temps, il paraît attaquer le seul journalisme de toute sa vigueur; il en fait le bouc émissaire de tous nos maux. Mais, puisque tout se tient, c'est par là qu'il atteint, en fin de compte, la vraie gangrène de l'Europe. En vérité les pauvres sires qu'il démolit l'intéressent peu comme individus: c'est aux types généraux qu'ils représentent qu'il en a.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Pour donner une idée concrète de objets qu'il vise, il suffit de dire un mot de »l'Affaire des Croix« d'où il vient de sortir victorieux après un rude combat. Ne songez pas à des croix de guerre; il s'agit de publicité camouflée. Une loi nouvelle, promulguée par les social-démocrates, enjoint aux journaux d'Autriche d'indiquer clairement si les articles qu'ils publient sont payés, sont, oui ou non, des annonces. Les grand feuilles bourgoises regimbaient, essayaient de trouver un biais pour esquiver à leur contrebande un air de ne pas avoir l'air. On convient enfin entre éditeurs de marquer d'une petite croix les annonces honteuses; on comptait sur le lecteur distrait ou naïf qui prendrait ce signe pour l'estampille d'un collaborateur — *in hoc signo vinces.* Mais on avait compté sans K. K. qui a profité de cette occasion pour mettre en évidence, une fois de plus, la vénalité de ces feuilles publiques et pour arracher leurs voiles pudiques . . . Il va sans dire que, comme Péguy, K. K. n'a jamais fait aucune sorte de publicité, en dehors de sa revue, et que cette revue ne prend pas d'annonces; jamais il n'a envoyé un exemplaire aux journaux ou revues, il a beau jeu de railler les lourdes machines à annonces. Il a fait flèche de toute locution allemande qui parle de croix pour arder les pouvres victimes; et Dieu sait s'il sait tirer parti de sa profonde connaissance de la langue allemande et de ce don plutôt juif, mais qu'il possède à un degré unique, du calembour acéré qui tourne et retourne avec la rapidité de l'éclair n'importe quelle image ou locution pour en étourdir l'adversaire et l'en assommer au bon moment. Survint une décision judiciaire plutôt favorable aux journaux. K. K. n'hésita pas un moment à prendre à partie le juge. Retiré du monde, vivant en trappiste, répétant sur la couverture de chaque numéro la défense expresse de lui envoyer livres, journaux, coupures, lettres, informations, comme par miracle il se trouve merveilleusement informé dès qu'il en a besoin pour terasser un adversaire. Il eut vite fait de découvrir au juge en question de compromettantes attaches avec le monde du théâtre et par conséquent avec la presse — et tout en évitant l'accusation directe de partialité — impossible à prouver, il fit tant que, à l'heure qu'il est, ce juge ne juge plus et que les journaux sont forcés d'encadrer leurs annonces de première et deuxième page d'une déclaration qui met les points sur les i. Tout cela, de loin, a l'air d'une vétille, d'une donquichotterie — mais rien n'est plus faux. K. K. examine une cuillerée d'eau à la loupe pour prouver que l'étang est pourri où il l'a puisée.

Les malheurs de ces temps lui ont fourni le plus grand sujet de satire générale. Pendant la guerre, avec une rage contenue — toute juste pour sauver quelques pages de la terreur blanche de la censure — il a fait preuve de grand courage moral; dans les papiers du ministère, après la révolution, on a trouvé le dossier de l'accusation pour défaitisme qu'on allait lancer contre lui à la fin de 1918. Au lendemain de la guerre il a publié *Les derniers jours de l'Humanité (Die letzten Tage der Menschheit)*, énorme suite dramatique qui, en acuité morale dépasse toute la littérature de guerre allemande et bien des autres. Si mille traits acérés risquent de glisser sur le lecteur peu au fait des choses d'Autriche, mille autres lui iront droit au coeur;

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

il notera la profonde ressemblance des tous les fauteurs et profiteurs de guerre. La note spéciale, écoeurante, dans le cas de l'Autriche, c'est bien l'absence de passion véritable (sauf pour le Tyrol et les Yougoslaves combattant l'Italien) dans son délire guerrier. Avec une rage patriotique bien factice — et le doute logé au coeur de ses dirigeants — elle déclenche une catastrophe pour rattrapper, dans le sang, un siècle perdu. Quelles grimaces de violence à froid! Aucune n'a échappé à K. K.

A côté de l'enfer grouillant, puissant, innombrable, de K. K., j'évoque la grâce grêle de *Liluli*. Je trouve que les deux ouvrages dus à deux consciences des plus hautes de cette vieille Europe se complètent étrangement. K. fait le tour de toute la méchanceté, la lâcheté, l'égoïsme déchaînés par la grande catastrophe, et repousse toute idée de »circonstances atténuantes«. Romain Rolland, lui, ne voit que les choses que K. K. s'acharne à nier; il relègue au fond les bêtises et les convoitises criminelles pour s'attacher, avec une fantaisie qui serre le coeur, à peindre les pièges tendus par les fauteurs de guerre à ce qu'il y a de plus noble en notre jeunesse. Que d'héroïsme gaspillé, que de générosité dont ont eu raison les mensonges sonores des grands mots traditionnels! Si Romain Rolland se moque cruellement du Bon Dieu, K. K., lui, embouche la trompette du Jugement Dernier. Il est dur, injuste et magnifique d'ardeur à l'exemple du Dieu courroucé forgé par le génie de ses ancêtres juifs et de leurs prophètes.

Devant des salles combles K. K. fait lui-même la lecture de ce qu'il écrit. Grand corps voûté, visage blanc et doux d'ascète, voix tranchante et sonore, art consommé de diction dramatique, public de fervents respectueux, K. K., lui aussi, a le respect de son public: il ne lui dira pas deux phrases improvisées. Un jour, il lui est arrivé de ne pas trouver parmi les papiers qui couvraient son pupitre une pièce des vers qu'il devait lire; pendant cinq minutes (?) — interminables — il infligea à quatre cents personnes la petite torture de le voir retourner ses feuilles. Peu de sourires, à peine un petit bruissement énervé, ce qui a valu aux coupables, dans la prochaine *Fackel*, une verte réprimande.

Poète, K. K. révèle dans de pièces très travaillées une sensibilité exquise et tourmentée qui, dans sa prose blindée, réussit à se dissimuler la plupart du temps. Mais toute sa satire n'est que le contre-coup des tressaillements douloureux d'un coeur affamé de justice et qui souffre de toutes les souffrances. Depuis le mois de juillet 1922, du produit de ses lectures il a versé à des oeuvres de bienfaisance la somme de 124.623.747 couronnes

Paul Amann.

*

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Der Bühnenverein teilt mit: Zwischen dem Deutschösterreichischen Bühnenverein und Professor Dr. Eugen Robert wurden sämtliche Differenzen in einer ausführlichen Aussprache friedlich bereinigt.

Präsident Stärk gab im Namen des Bühnenvereines die Erklärung ab, daß die Stellungnahme des Bühnenvereines in der Frage der Konzessionserneuerung für die Renaissancebühne lediglich eine grundsätzliche war, das heißt, daß der Bühnenverein aus wirtschaftlichen und künstlerischen Gründen auf dem Standpunkt steht, daß es zu vermeiden sei, zwei oder mehrere Theaterkonzessionen einem Direktor zu verleihen.

Dagegen erklärt der Deutschösterreichische Bühnenverein ausdrücklich, daß er nichts gegen Herrn Dr. Eugen Robert einzuwenden hat, solange dieser nur Pächter einer Wiener Theaterkonzession ist, da seine moralische, künstlerische und wirtschaftliche Zuverlässigkeit in keiner Weise angezweifelt wird.

Professor Dr. Eugen Robert gibt seinerseits die Erklärung ab, daß er die Beschuldigungen, die er gegen einzelne Funktionäre des Bühnenvereines, insbesondere gegen den Vizepräsidenten Kurmann, im Verlaufe der Differenzen erhoben hat, zurückzieht und daß er der Ehre keines der Herren, insbesondere der des Herrn Vizepräsidenten Robert Kurmann nahetreten wollte. — —

Wenn dies inzwischen auch überholt sein sollte, so möge der Bühnenverein (der es an derselben Stelle erklärt hat, an der kurz vorher die moralische Zuverlässigkeit des Herrn Robert von mir an einem eklatanten Beispiel dargetan wurde), so möge er schon jetzt zur Kenntnis nehmen, daß er sich ein Huldigungsschreiben zu meinem nächsten Jubiläum ersparen kann. Man denke nur, Herr Robert verletzt eine seiner klarsten direktoriellen Verpflichtungen: Tantiemen zu zahlen, und der Bühnenverein zweifelt nicht an seiner wirtschaftlichen Zuverlässigkeit. Er zahlt diese Tantiemen nicht, wiewohl sie der erbarmungswürdigsten Not zufließen sollen, der der Hinterbliebenen verunglückter Bergarbeiter, und die Gewerkschaft der Bühnenproletarier zweifelt nicht an seiner moralischen Zuverlässigkeit. Gewiß, es handelt sich um Wiedereinstellung von Mitgliedern, um Dinge der Lebensnot, und da ~~muß~~ man schon das Gegenteil von dem erklären, was man kurz vorher erklärt hat, auf die Gefahr hin, daß sich die Frage ergibt, was denn gegen die Vereinigung zweier oder mehrerer Theaterkonzessionen einzuwenden und warum eine solche »zu vermeiden« sei, wenn die moralische künstlerische und wirtschaftliche Zuverlässigkeit des Pächters in keiner Weise angezweifelt wird. Da ~~ist~~ man doch ~~sicherer~~ daran, wenn man die vielen Konzessionen statt sie zwischen dem zuverlässigen Herrn Robert und weniger zuverlässige Elemente aufzuteilen, gleich in die bewährten Hände des einen Mannes gibt, den man schon kennt und schätzt. Eben erst war die Kumulation aus dem Grunde des Mangels solcher Zuverlässigkeit bekämpft worden, aber nun da diese nicht angezweifelt wird, warum wird jene überhaupt noch verpönt? Allerdings geschieht es ja nur grundsätzlich. Und der Bühnenverein hat nichts gegen

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Herrn Robert, »solange« er nur Pächter einer Wiener Theaterkonzession ist. Wie lange ist er es nur und was tut der Bühnenverein, wenn er es nicht nur ist? Man sieht, die Sachen stoßen sich wieder einmal hart im Raum, doch leicht haben's die Gedanken wahrlich auch nicht, beieinander zu wohnen. Die Schwierigkeit zeigt sich schon in der ~~Vereinigung~~ der Begriffe: »Schauspieler-organisation«. Die Theaternatur zu organisieren, das war wohl einer der bewundernswertesten Leistungen des Sozialpolitikers Sisyphus. Die größte soziale Befreiungstat, die Aufhebung der Preßsklaverei, die Befestigung der Standeswürde durch Abschaffung der Angst vor dem Herrn Doktor, wurde noch nicht einmal versucht. Aber sonst gibt es Erfolge, indem es immerhin gelingen mag, von Zeit zu Zeit — keineswegs durchhaltend — den Theater-Direktoren unangenehm zu werden. ~~Aber~~ zum Schluß sind die uns just die ärgsten immer wieder obenauf und der Gewinn der Angestellten wird mit einem moralischen Rückzug bezahlt, der jenen das Terrain zu weit schlimmeren Vorstößen freimacht. Wäre es anders, der Sklavenmarkt der Zeit wäre wenigstens um den Ekel, den das Problem der »Rotters« bedeutet, ärmer.

*

Zu dem Prozeß wegen der Tantiemen ~~ist~~ zunächst die im letzten Heft auf S. 125 enthaltene Bemerkung zu berichtigen; daß die Mahnung des Advokaten, die auch »an die andere Adresse erfolgt« war, ~~auch~~ von dieser, also von Herrn Geyer ohne Antwort geblieben sei. Die Zuschrift kam von dem Ort, an dem sich der Adressat aufgehalten hatte, als unbestellbar zurück. Die Behauptung ~~ist~~ aber doch ~~wieder~~ richtig. Wieso? Weil, wenn er den Brief erhalten hätte, auch keine Antwort gekommen wäre. Tatsache ist ~~eben~~, daß ihn in der Sache selbst keine Schuld trifft, wie aus dem Verlauf des Prozesses sich ergeben hat. Herr Robert war so sehr von seiner Verpflichtung überzeugt, daß er zur Verhandlung weder selbst erschien noch sich durch einen Advokaten vertreten ließ. Er wurde also durch Versäumnisurteil zur Zahlung der Summe K mit Zinsen K verurteilt, welche mit den Spesen, auf die der Anwalt für denselben wohltätigen Zweck verzichtet hat, diesem nach erfolgter Pfändung überwiesen wurde. Und solange ~~dieser Herr Robert~~ nur Pächter einer einzigen Konzession ist, die ihm ein ~~solches~~ Verhalten ermöglicht, erklärt der Deutschösterreichische Bühnenverein ausdrücklich, daß er nichts gegen ihn einzuwenden hat. Umsomehr ich gegen den Deutschösterreichischen Bühnenverein.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen. eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Über die »Letzten Tage der Menschheit« in ‚The Chicago Chronicle' (Datum nicht ersichtlich) und von demselben ~~Autor~~ in ‚The Saturday Review of Literature' August 30 das Folgende:

Karl Kraus

To The Editor of The Saturday Review:

Sir:

A curious instance of the lack of real information that the English-speaking peoples have on the literary situation in Central Europe was afforded recently when an event that aroused great interest in Austria and Germany passed almost unnoticed in the United States.

The event was the fiftieth birthday of Karl Kraus, Viennese humanitarian, poet and dramatist. This remarkable man is regarded by a large number of well-informed Europeans as a figure of far greater importance than Schnitzler or Freud; but while both these last are well-known and widely read in England and America, K. is practically unheard of. Perhaps this is due to the fact that the Viennese press, against whose stupidity and corruption K. waged single-handed battle for twenty-five years, was combined in a conspiracy of silence against him. For years neither his name nor the name of his magazine, Die Fackel, were mentioned in a daily newspaper. Nevertheless, Die Fackel obtained a large circulation, and K.'s opinions are highly respected throughout Austria.

His fiftieth birthday, which was also the twenty-fifth anniversary of the founding of Die Fackel, was celebrated by the production of two of his plays. Happily enough, they were so ably played and so powerful in their appeal, that even the antagonistic press was at last compelled to print notices of praise for the plays and their author.

K. is also a poet with a number of volumes to his credit, and the author of what I am convinced is the truest, finest, and most fearless book written on the war, — "Die Letzten Tage der Menschheit." This book was the only Austrian work on the war exhibited at the International Women's Conference for Peace at Washington.

New York Oswald Brod.

(Die ~~letzte~~ Behauptung hat sich inzwischen — siehe Nr. 657—667, S. 94 — leider als unrichtig herausgestellt.)

Ferner ein Aufsatz im ‚Vorwärts' (Czernowitz XXV/113, 21. Mai: »K. K. zum 50. Geburtstag« von Johann P[illegible]tsch). Die dortigen Leser der Fackel können sie aber nicht mehr erhalten, da die Czernowitzer Post als die letzte Expositur der k. u. k. Monarchie die Verschwörung des Schweigens unterstützt und nachdem sie dem Verlag das Dokument des Exemplars (Nr. 577—582) ~~das~~ ~~fünf~~ Zensurstriche in dem Aufsatz »Monarchie und Republik« enthält, [illegible] jede Reklamation unbeantwortet läßt, wie die rumänische Gesandtschaft jede Beschwerde. Es dürfen weder die Fackel noch die Bücher des Verlages nach Czernowitz gelangen, ohne daß eine Entziehung des Postdebits für Rumänien, die wohl nur die Zeitschrift betreffen könnte, erfolgt wäre. Das Verbot gilt ~~nur~~ für Czernowitz, das es nicht verwinden kann, nicht mehr zur österreichisch-ungarischen Monarchie zu gehören und eine Pietät zum Ausdruck bringt, die von der rumänischen geteilt wird. Der Ausdruck besteht ~~aber~~ in einer stummen Gebärde, und die Verpflichtung des Totschweigens eines Autors, der als Kaisermörder ~~gewiß~~ bekannt ist, geht so weit, daß ihm nicht einmal das Verbot seiner Werke bekanntgegeben wird.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Für ein Werk, das etwa hunderttausend Worte stark ist, nicht allzu viel Druckfehler, wie man zugeben wird, und eher ein Beweis äußerster Sorgfalt im Setzen und Korrigieren. Nicht alle, die die Fehler bemerken, ahnen die Arbeit, die ihre Zahl so phantastisch beschränkt. Gewiß nicht jene, die im Gegensatz zu solchen, welche die Fleckenlosigkeit des Werkes miterstreben und darum die Absicht nachträglicher Korrektur sachlich fördern, sich mit einer Gier auf den Druckfehler stürzen, die auf kein besseres Verdienst schließen läßt als auf das Glück, ihn zu finden. Die ärgsten sind diejenigen, welche in solchem Fall von einem »grammatikalischen Schnitzer« zu reden wagen, der mir — nicht ihnen — »unterläuft«. Einer dieser ehrlichen Finder, dessen Lohn schon im Triumph liegt, findet ~~den Schnitzer~~ in der Wendung: »einen« Autor etwas abnehmen, und fordert keck auf, über diese ~~Worte~~ einmal nachzudenken (ich glaube, sogar f. s. würde hier einen Dativ anwenden)«. Spaßvogel, der er ist, hofft er indeß, daß ich wegen dieses »nachgewiesenen Schnitzers« nicht Selbstmord begehen werde. Eher ein triftiger Grund wäre der Anstand und das Niveau der Leute, die sich »Verehrer« nennen. Bis dahin erhält aber doch die Hoffnung, aufklärend wirken und kommender Zudringlichkeit vorbeugen zu können, am Leben. Also ich bin ~~ernstlich~~ der Meinung, daß man in einer Zeitung öfter die umgekehrte Verwechslung findet: »einem irgendwo treffen«, daß hier wenn nicht das Dialektdenken des Schreibers, immerhin das des Setzers die Schuld trägt, welches von jenem im Stadium der Korrektur ~~verantwortet~~ wird. »Einen« etwas abnehmen — ist aber tatsächlich selbst bei f. s. unmöglich und in allen Fällen ein öder Druckfehler. Wie entsteht er beim Druck der Fackel? Wie überall: wenn die Handschrift undeutlich ist, wenn die Entfernung des Objektes ~~vom Verbum~~ dem Setzer den Sinn nicht aufdrängt, und hier insbesondere, wo dem korrekturlesenden Autor der Zusammenhang so geläufig ist, daß er den falschen Buchstaben umso weniger bemerkt, je öfter er liest — welches Überbewußtsein ja die hauptsächlichste Fehlerquelle der Fackel darstellt. Anstatt nun auf den mechanischen Zufall, der von neuntausend Lesern gar nicht bemerkt wird und den tausend, die ihn bemerken mögen, den Sinn nicht stört — denn wäre dies möglich, so wär's unmöglich, daß der Autor es nicht bemerkt hätte —, anstatt also sachlich mitzuteilen, was später zu korrigieren ist (und zwar ~~bloß~~ zu dem Zweck, damit es in die Buchausgabe nicht übergehe), statt dessen wird gehöhnt, wirklich aus der Auffassung heraus, daß es ein grammatikalischer Fehler sei, daß ich solches an andern tadle, nein, Geringfügigeres und dies sei der Balken im eigenen Aug; und anonym, doch von einem, der sich einen »Prager Verehrer« nennt, sich nach einer Vorlesung sehnt und unter solchen Umständen lange auf sie warten kann.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

In einer und derselben Stunde bin ich dieser beiden Briefe ansichtig geworden:

— — Bei dieser Gelegenheit will ich etwas nachtragen, was ich aus Zeitmangel damals versäumt habe, nämlich Ihnen meine herzlichsten Glückwünsche zu Ihrem 50. Geburtstag und zum Jubiläum des 25jährigen Bestehens der »Fackel« auszusprechen. Was Sie während dieser Jahre als Dichter und Kritiker der Zeit für die deutsche Sprache und Schaffung einer wahrhaft reinen Atmosphäre, ferner als Sprecher Ihres eigenen Wortes und des Wortes anderer geleistet haben — nie werde ich den Eindruck Ihrer Vorlesung der »Weber« vergessen —, ist ganz ungeheuer und einzigartig; dazu kommt Ihr Verständnis und ihre Liebe zum echten Theater, das Ihnen wie so vieles andere von den Sudlern der Presse streitig gemacht wird; je mehr ich im Laufe der Zeit Ihre Größe erkannte, desto unerklärlicher wurde mir die Stellungnahme der Umwelt zu Ihnen; wie kann man, frage ich mich immer wieder, an diesen Werten stumm vorbeigehen, nur damit der eigene Unwert bestehen bleibt? Aber nicht genug, daß in den »Weltblättern« und anderen Zeitungen von Kinostücken mehr die Rede ist als von Ihnen, nein, es wird oft versucht, die vorhandenen Werte einfach abzuleugnen und sie ins Gegenteil zu verwandeln; aber durch nichts ist die ganze Schmach der Journalistik und ihre völlige Un-

— — Ich habe immer mit großem Vergnügen Ihre Schriften und Ihre »Fackel« gelesen und immer Ihr Ethos und Ihre Intelligenz anerkannt, ganz abgesehen von den hervortretenden Eigentümlichkeiten Ihrer Rasse, so da sind: Überheblichkeit, gesteigerter Eigendünkel und eine große Dosis Unbelehrbarkeit und geistiges Beckmessertum. — — Ja glauben Sie denn, daß böse Menschen, daß menschliches Wollen ausreichend wäre, ja, es überhaupt vermöchte, diese Erscheinungen, welche Sie bekämpfen, zu erzeugen? Krieg, Presse, Korruption sind soziologische Erscheinungsformen — —

Was wird bleiben von Ihnen? Eine literarische Erscheinung etwa wie Lichtenberg, ohne Einwirkung auf das Geistesleben der Zeit, gebannt in einen kleinen Kreis jüdischer Schmöcke und etlicher begeisterter Idealisten, welche nie an die Krippe kommen werden, weil sie zu anständig sind. Erscheint Ihnen etwa Herr Seitz als Ihr idealer Zuhörer, oder Herr Renner und andere der k. k. republikanischen Genossen und Pseudosozialisten? Sie sind und bleiben steril, weil Sie nicht im Leben wurzeln, weil Ihr Werk Literatur ist, ein Teil der von Ihnen so verachteten Literatur, weil Sie doch am Buchstaben kleben und weil Ihr alttestamentarischer Haß Sie das volle, brausende Leben übersehen und hochmütig geringschätzen läßt. Haben Sie nicht Ihr Pfund vergraben, hätten Sie nicht der Nation vorangehen können, wenn das tragende Element Ihres Wirkens die Liebe gewesen wäre und nicht der Haß, jener tötliche, ätzende Haß, der zutiefst doch im Judentume wurzelt, das Sie so sehr verachten, weil Sie von ihm innerlich nie und nimmer los-

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

kompetenz in der Anerkennung geistiger Werte schlagender bewiesen als durch eben diese Art, Sie totzuschweigen und Ihnen das abzusprechen, was Sie sind.

Die Leute, denen das Geld der Inbegriff des Lebens geworden ist, tun nur das, was Ihnen wieder Geld einbringt, und ihre ganze Denkungsweise ist so eingestellt, daß die Gesinnung irgend eines Menschen, nach ihrer Meinung nie um ihrer selbst willen vorhanden ist, sondern irgend einen Grund haben muß; also wenn man gegen irgend eine Person auftritt, weil man sie für einen Schädling hält, so ist natürlich in Warheit der Grund der, daß man dfesen Menschen aus persönlichen Motiven haßt, wahrscheinlich deshalb, weil er einem früher einmal etwas angetan hat; das Empörende daran ist nicht, daß sie selbst so denken, sondern jemandem, der anders ist, es einfach ableugnen, und, wenn seine Gesinnung noch so rein ~~ist~~, sie werden niemals verlegen, wenn es es darauf ankommt, einen »natürlicheren« Erklärungsgrund zu finden. Und diese Leute, also die sogenannten Stützen der Gesellschaft, glauben steif und fest, daß Ihr Haß und Ihre »Wut« gegen die Presse sich nur daraus erklären läßt, daß Sie von ihr nicht anerkannt werden; »ich bitt' Sie, was kann sonst der Grund sein«, kommen werden. Und auch Ihr Haß, hatte er je großen Zug, war er vorauseilend, stellte er sich kühn in den Weg, wagte er es, ein Flammenzeichen zu sein wie das Werk Beaumarchais? Sie kamen immer hinterher, nachher, aus einer relativen Sicherheit, war Ihr Verhalten im Kriege nicht zu mindest zweideutig und sehr vorsichtig, denken Sie an England, an seine Bekenner im Kriege, welche Menschen und Charaktere waren. Erachten Sie es als eine Heldentat, diesem Schöpsen von Friedrich einen Fußtritt zu geben und Wilhelm eine Grabrede zu halten? Wo waren Sie damals, als es noch kühn war, eine freie Rede zu führen? Brachte Sie Ihr Ästhetizismus, Ihre Sucht, ein Eigener, ein Besonderer zu sein, nicht in die Nähe der Konservativen, der Reaktionäre? Wie bekämpften Sie die Presse, klebten Sie vorerst nicht an den Druckfehlern und an den armseligen Redewendungen armer, schlecht bezahlter Teufel, die um ihr Brot zitterten. Mußten Sie es jemals, der Sie immer unabhängig waren und dem die Unabhängigkeit die Möglichkeit zu ihrer spezifischen Betätigung gab. Ich, der Ihnen dies schreibt, ich bin kein Jude, ich bin kein Journalist, ich bin ein Arier, kein Wiener, bin aus dem Alpenlande. Ich erkenne es aus dem tiefsten Instinkte, daß Sie eine gebrochene Existenz, ein antisemitischer Jude und zutiefst ein betrogener Betrüger sind. Sie zittern nach der Anerkennung, mag auch Ihre Rede sich hochmütig davor verschließen, mögen Sie auch den Gleichgiltigen spielen. Ihre Eitelkeit schlägt oft komische Kapriolen und verrät die Wunden Ihres Herzens.

Ziehen Sie die Schlußsumme Ihres Lebens, Sie haben es verspielt und vertan, was übrig

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

bekommt man immer wieder zu hören.

Ich weiß, daß ich mit diesen Worten auch nicht im entferntesten Ihrer Bedeutung und Ihrer Kunst gerecht geworden bin; doch dazu reicht meine Fähigkeit, das auszudrücken, was ich weiß und fühle, nicht aus; was ich aber erreicht zu haben hoffe, ist, daß Sie an die Ehrlichkeit eines Menschen glauben werden, der sich aus dieser gottverlassenen Welt zu retten sucht.

Nehmen Sie das Schweigen der Umwelt als die Unterzeichnung des von Ihnen über sie verhängten Todesurteils an!

bleibt, einige Zeilen in den Literaturgeschichten, einige Gedichte, die Erkenntnis, daß Ihr Ethos vergeudet, nutzlos, daß Sie nicht mit dem Leben gingen, nicht voranstürmten, sondern aus dem Hinterhalte kleine Pfeile schossen, seitenlang mit Leuten, wie Großmann etc. polemisierten, Benedikt bekämpften und dabei ganz vergaßen, für das Leben zu kämpfen, für die Freiheit, für die Menschenrechte, nicht für Druckfehler und gegen armselige Teufel von Soldschmierern. — — Ewig unfruchtbar ist der Haß, wirken, beleben, über die Jahrhunderte dauern kann nur die Liebe. Armer, kleiner Swift, auch Ihre Werke werden zu Kinderbüchern werden!

Also da muß ich schon sagen, daß in Bezug auf der Parteien Haß und Gunst und das infolgedessen eintretende Schwanken des Charakterbildes in der Geschichte der Wallenstein ein armer Waisenknabe war. Indes verschmähe ich auf der wilden Jagd, in der es nun einmal keinen Halt bis zu der mir bestimmten schwarzen Riesenfaust gibt, des Rechten Warnen und lass vom Linken mich umgarnen. Wer der Reiter rechts war, »ich ahnt' es wohl, doch weiß ich's nicht«, und glaub' ihm aufs Wort, daß er ein Arier und aus dem Alpenlande ist. Er hofft sich dadurch ein Bildl bei mir einzulegen, er hält mich für einen Antisemiten, aber er weiß offenbar noch nicht, daß ich die Juden zum Fressen gern habe, wenn ich an die Bewohner des Alpenlandes denke, und gut jüdische Worte fallen mir sogar ein, wenn ich sehen muß, wie sich so ein armer Arier im Schweiße seines Angesichts etc. mit mir abplagt. Also daß ich als Lichtenberg enden werde — man soll sich nur vorstellen: ein Lichtenberg, ohne Einwirkung auf das Geistesleben, gebannt in einen kleinen Kreis jüdischer Schmöcke — / das wird mein Soff sein! Ein verpfuschtes Leben, unter dem Auswurf begeisterter Idealisten, welche nie an die Krippe kommen, weil sie zu anständig sind — o wie oft verdrießt es mich, daß ich nicht als Trottel auf die Welt gekommen bin, Minister könnt' ich heut sein/ (Oder

voranstürmen.) Und wenn ich gar als ein armer Teufel von einem Swift übrigbleibe, dessen Werke zu Kinderbüchern werden, da wird sich keiner, der nicht geradezu aus dem Alpenlande ist, des Ausrufs enthalten können: Weit gebracht! Aber ein Verblendeter wie ich bin, kann ich wahrscheinlich diesen miserablen Ausgang gar nicht erwarten und wünsche womöglich, daß schon bei meinen Lebzeiten die »Letzten Tage der Menschheit« als Kinderbuch erscheinen, damit die kleinen Arier, wenn sie heranwachsen, nicht wieder so große Arier werden, um Gusto auf Weltkrieg zu haben. Aber da ließe sich ja nichts machen, weil er ja nur eine soziologische Erscheinungsform ist (wie die Presse, die ich kolossal bekämpfen könnte, wenn ich nicht an den Druckfehlern klebte). Und ist es nicht leicht, heute von den »Letzten Tagen der Menschheit« zu sprechen, nachdem mein Verhalten im Krieg, wo ich sie vorgelesen habe anstatt voranzustürmen und für das Leben zu kämpfen, zumindest zweideutig und sehr vorsichtig war? Wo war ich damals, als es noch kühn war, eine freie Rede zu führen? Im Jahre 1917 in Berlin Wilhelm eine Grabrede zu halten, dazu gehört freilich weniger Mut als für einen Arier, 1924 einen anonymen Brief zu schreiben, nachdem er schon immer mein Ethos anerkannt hat. Was er vor mir voraus hat, ist die Liebe, ist der Blick für das volle, brausende Leben und ein Gefühl für Menschenrechte, die ich dem Alpenländler bestreite. Was er vor mir voraus hat, ist auch, daß ich nicht an Beaumarchais hinanreiche, wiewohl ich ganz froh bin, nicht »Figaros Hochzeit« geschrieben zu haben, bei deren Lektüre ich erst kürzlich eingeschlafen bin. Also nix als bisserl Swift und Lichtenberg, eine gebrochene Existenz. Freilich mit einer unerhörten Eitelkeit, der das Bewußtsein, unter Trotteln zu leben, täglich noch Nahrung gibt, und mit der brennenden Gier, von diesen wie auch von der jüdischen Presse endlich anerkannt zu sein.

Lucia Lenn

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

»Zu Fackel Nr. 657—667 S. 51 ff. wäre noch nachzutragen, daß Prof. Dr Rud. v. Laun nicht der Schwiegersohn Ludo Hartmanns ist! Die von den ‚Wiener Stimmen' blöd kommentierte Tatsache ist also überdies von der Neuen Freien Presse erlogen.

Im übrigen möchte ich mir die Behauptung, daß Nepotismus nur innerhalb eines Staatsgebiets möglich sei, nicht gerade im vollen Umfange aneignen: es kommt schon auch vor, daß N. den E. jun. nach X beruft, weil er von E. sen. nach Y berufen werden möchte und sogar sehr häufig, daß M. dem N. einen Ruf verschafft, durch dessen Ablehnung sich dieser eine Gehaltszulage sichert, worauf dann N. sich an M. in gleicher Weise revanchiert und ganz gewöhnlich ist ein solches Verfahren etwa bei der Verleihung von Akademiemitgliedschaften. Und all das kann so ziemlich bona fide geschehen: man trachtet eben die verdienten Fachleute zu fördern und ist mit eben diesen verdienten Fachgenossen (mit wem denn sonst?) natürlich auch befreundet!«

Das kann schon sein, daß die Cliquenhaftigkeit der akademischen Sippen keine Landesgrenze kennt. Aber wozu denn in die Ferne schweifen, wenn die Dummheit der Reichspost so naheliegt. ~~Doch~~ die, immerhin geringere, Möglichkeit des Nepotismus zwischen verschiedenen Staatsgebieten war ihr so wenig bewußt wie mir, als ich den Fall betrachtete, ~~daß~~ sie, magnetisch angezogen von der Verwandtschaft zweier Professoren »Ei, ei! Schau, schau! Sieh da, Timothens!« rief.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Beweise für die Humorlosigkeit des Alfred Kerr:

Erstens jede Zeile, zweitens, daß ~~sie~~ eine eigene Nummer trägt, drittens die folgenden Fälle: Er tadelt, daß die Schauspieler »George« wie »Tschortsch« aussprechen. Einer hat gar — wiewohl es gewiß nicht wahr ist und nur zur Herbeiführung des Witzes behauptet wird — die ~~Marotte~~ Lloyd Georges. Der Witz wäre also »Lloyd Tschotschs« zu sagen. Er: »Lloyd Georges-Tschortsch«.

Er (Valentin) hat, mit einem Worte, das Geheimnis jeder Könnerwirkung: daß man allein da ist, sein Wesen hinsetzt und sich um die Welt einen Dr . . . Dreier kümmert.

Es ist ein echt Kerr'scher Dr . . . ang, diese dr . . . ei Punkte ~~vor einer~~ Retouche anzuwenden. So öd aber das Verfahren ist, so müßte er es in diesem Fall bei »Dr« bewenden lassen, weil »Dre« sein Lebtag sich nicht in »Dreier« fortsetz~~en läßt~~.

Der Humorist Pallenberg wird (nötigenfalls) zu einem Raimund. Der Komiker Valentin ist ein Nestroy.

Das ist freilich ernst gemeint, also immerhin ein Beweis, daß Herr Kerr doch Humor hat. Der Komiker Valentin ist ein Nestroy, während Herr Pallenberg nur nötigenfalls zu einem Raimund wird. Zum Glück wird es nicht benötigt. (Es wäre denn, daß man den Rappelkopf des Herrn Pallenberg schon so dringend brauchte wie den Valentin, nämlich den Raimundschen, des Herrn Moissi. Ich hoffe, beide mitmachen zu können.) Aber jetzt kommt ein Witz:

Wer ihn sieht, mag an einen Ausspruch Richard Wagners denken. An das einzige Mal, wo (wie ich herausfand, D. R.) in Wagners Äußerungen das Wort Käfer vorkommt.

Als er hörte in Palermo rief: »Nu aber kein vernünftiges Wort mähr!«

Alfred Kerr.

Das wird mit vollem Namen gezeichnet, und mit einem, der in ~~Deutschland~~ besten Klang hat.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Hochverehrter Herr Kraus!

Ich verdanke hauptsächlich Ihnen, daß ich mit vermehrten Sinnen lese: die schöne Sprache erhöht den Genuß der geistigen Darbietung. Und umgekehrt darf ich wohl sagen, es sei Ihre dankenswerte Schuld, wenn mir Sprachschlampereien die Freude an inhaltlichen Kunstwerken verleiden.

Dies zur Erklärung meiner Fragen, die dem Wunsch entstammen, belehrt zu werden, nicht dem Ehrgeiz, eines Dichters Irrtümer aufzuspüren.

1.) Ich glaube, der erste Satz der letzten Fackel (S. 1) hätte zu lauten: In dieser kleinen Zeit, die ich noch gekannt habe, a l s sie so groß war; . . . . .

Nein. Es ist eine vorhandene, jargonartige Wendung, die aber auch richtig deutsch ist. »Als« wäre die Zerstörung des Zitats, wäre eigene Aussage und ~~schlecht~~. Würde bedeuten: ich habe die kleine Zeit ~~in jener Zeit~~ gekannt, als sie groß war, es wäre also von ihr ~~bloß~~ ausgesagt, daß ich sie gekannt, nicht aber daß ich sie als große Zeit gekannt habe. Es ist einer jener Fälle, wo als der weitere, über das bloße Datum hinausgehende Begriff der Agnoszierung mit vollem Recht »wie« statt »als« eintritt.

2.) Ich halte es für unzulässig, eine Frage d a h i n zu beantworten und jemanden d a h i n zu informieren, wie es auf S. 36, 12. Zeile von unten, und auf S. 154, 3. Zeile von unten, geschah. Ich meine, es hätte im ersten Falle »damit«, im zweiten »darin« zu heißen; zum Vorbild der Leser umsomehr, als es geradezu krankhafter Brauch geworden ist, sich auch dann »dahin zu äußern« und auch dann »dahin Stellung zu nehmen und zu antworten«, wenn das Wort »dahin« o h n e Ersatz gestrichen werden muß.

Es gibt ~~aber~~ Leser — und gewiß sind sie nicht die schlechtesten —, die der Fackel die »schöne« Sprache verdanken und die Witterung für die Sprachschlampereien in andern Druckwerken. Sie wissen aber ~~umsoweniger~~ von einem Stil, der die Trivialität des Lebens aus deren Sprachfluß gestaltet. »Die bekannte Schuldfrage dahin beantwortet« ist nicht so schön wie »damit«, aber damit ist nicht meine eigene Schuldfrage beantwortet. In einer Epoche, in der das richtigere Wort plausibel war, hätte ich dieses ~~angewendet~~. Hier und heute war die Sphäre nicht anders darzustellen. Ich stelle dar, ich zitiere. Da ist mehr Stil ~~drin~~ als im Schreiben. Eben den »krankhaften Brauch« brauche ich. Wo 's mein eigenes Wort ist, wird man schon merken. Im zweiten Fall — »dahin richtig informiert werden, daß« —, wo geradezu die Sphäre der Presse die Ausdruckselemente liefert, wäre »darin« auch an und für sich falsch, eine Verschiebung des Gedankens. Nie wäre die Losung: d a r i n zu erzwingen, und »dahin« bezeichnet eben die Richtung der Information, die Weisung.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

3.) Es fällt mir auf, daß Sie auf S. 46, Zeile 10 von unten, von einer Fähigkeit etwas tun zu können, sprechen. Hieße es nicht richtig: die wegen ihrer Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben, enthoben waren? Dadurch träte auch der Gegensatz des Erzählens zum Erleben noch schärfer hervor.

Ganz im Gegenteil. Auch mir fiel natürlich auf, daß die Fähigkeit, etwas tun zu können, ein Pleonasmus ist. Aber diese Fähigkeit, dieses Können kann ja gar nicht oft genug ~~wiederholt~~ werden: Die Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, wäre bloß die literarische Fähigkeit, die sie hatten und die sie vom Krieg befreite, nicht die menschliche, die sie außerhalb der Menschheit gestellt hat, die nur leiden konnte. Sie waren nicht zu fähig, zu schreiben, das heißt, sie konnten nicht nur schreiben, nein sie waren fähig, es zu können. In der glatteren Antithese: »wegen der Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben« erledigt sich der grimmige Kontrast schon durch ~~die Übersichtlichkeit~~ der drei gleich kurzen Satzteile, zwischen denen die Nähe der bedeutungsverschiedenen »vom« und »von« ~~Unruhe~~ stiftet. Ähnlich hat mir einmal jemand die Überfülle einer Wendung wie etwa »Er erlaube sich, etwas tun zu dürfen« bemängelt, weil er nicht bemerkt hat, daß hier Devotion dargestellt ~~werden sollte~~. Und noch ein unerfüllbares Begehren:

4. Endlich bitte ich Sie um Aufklärung, warum Sie mitunter Fremdwörter auch dort setzen, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist. Zum Beispiel: S. 22 Existenz (Dasein), Artikel (Aufsatz), konsequent (beharrlich, unwandelbar, unentwegt); S. 42 interessant (reizvoll, fesselnd), Publikation (Herausgabe), Diktion (Sprache, Fassung), Thema (Gegenstand, Dinge, Stoff). Ich habe mich auf Fälle beschränkt, in denen es sogar genügt, einfach das Fremdwort zu übersetzen, ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen.

In unwandelbarer Verehrung und Ergebenheit

Warum ich Fremdwörter auch dort setze, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist? Weil dort nicht besserer oder auch nur gleicher Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist (wie wohl diese vermöge ihrer Bodenwüchsigkeit auch den stärkeren Plural haben). Man versuche nur einmal an jenen Stellen ~~zitierte~~ Fremdwörter ~~durch~~ die empfohlenen deutschen Worte zu ersetzen. Abgesehen von dem klanglichen Unterschied sollte es mir einfallen, statt von einer journalistischen Existenz von einem journalistischen Dasein zu sprechen! Es wäre geradezu eine Blasphemie (wofür ich tatsächlich Gotteslästerung sagen könnte). Man versuche insbesondere jenes »interessant« zu ersetzen. Oder die »Diktion« etwa ~~durch~~ die »Sprache«, die gleich darauf vorkommt. In den meisten Fällen wird wohl auch dann, wenn Sinn und selbst auch Klangfarbe nicht unmittelbar berührt werden, das Fremdwort von mir vorgezogen, denn meine Mission ist eine ~~sparsame~~ und mein Reich von dieser Sprachwelt. Das Thema ist hier oft und oft erörtert worden. Das beste Deutsch hat zwischen zwei Fremdwörtern Raum, ~~und~~ deren Gegner mögen erst ein paar Generationen an die Neuerung gewöhnen, dann werde ich, was die folgende tut, wenn ichs erlebe, in deutschen Worten abbilden.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Seiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie dann [illegible] mit atemlosen Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber, wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

Ich war gestern auf dem Untersberg und erzählte nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

3.) Es fällt mir auf, daß Sie auf S. 46, Zeile 10 von unten, von einer Fähigkeit, etwas tun zu können, sprechen. Hieße es nicht richtig: »die wegen ihrer Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben, enthoben waren«/ Dadurch träte auch der Gegensatz des Erzählens zum Erleben noch schärfer hervor.

Ganz im Gegenteil. Auch mir fällt natürlich auf, daß die Fähigkeit, etwas tun zu können, ein Pleonasmus ist. Aber diese Fähigkeit, dieses Können kann ja gar nicht oft genug berufen werden. Die Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, wäre bloß die literarische Fähigkeit, die sie hatten und die sie vom Krieg befreit hat, nicht ~~die~~ menschliche, die sie außerhalb jener Menschheit gestellt hat, die nur leiden konnte. Sie waren nicht nur fähig, zu schreiben, das heißt, sie konnten nicht nur schreiben, nein sie waren fähig, es zu können. In der glatteren Antithese: »wegen der Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben« erledigt sich der grimmige Kontrast schon durch das unübersichtliche Nebeneinander der drei gleich kurzen Satzteile, zwischen denen noch die Nähe der ~~bedeutungs~~verschiedenen »vom« und »von« Verwirrung stiftet. Ähnlich hat mir einmal jemand die Überfülle einer Wendung wie etwa »Er erlaubt sich, etwas tun zu dürfen« bemängelt, weil er nicht bemerkt hat, daß hier Devotion dargestellt war. Und noch ein unerfüllbares Begehren:

4. Endlich bitte ich Sie um Aufklärung, warum Sie mitunter Fremdwörter auch dort setzen, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist. Zum Beispiel: S. 22 Existenz (Dasein), Artikel (Aufsatz), konsequent (beharrlich, unwandelbar, unentwegt); S. 42 interessant (reizvoll, fesselnd), Publikation (Herausgabe), Diktion (Sprache, Fassung), Thema (Gegenstand, Dinge, Stoff). Ich habe mich auf Fälle beschränkt, in denen es sogar genügt, einfach das Fremdwort zu übersetzen, ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen.

In unwandelbarer Verehrung und Ergebenheit

Warum ich Fremdwörter auch dort setze, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist? Weil dort nicht besserer oder auch nur gleicher Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist (wiewohl diese vermöge ihrer Bodenwüchsigkeit auch den stärkeren Plural haben). Man versuche nur einmal, an jenen Stellen die Fremdwörter in die empfohlenen deutschen Worte zu übersetzen (ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen; denn das fehlte noch, daß ich einen Satz anders zu bauen hätte, um ein Fremdwort zu vermeiden). Abgesehen von dem klanglichen Unterschied sollte es mir einfallen, statt von einer journalistischen Existenz von einem journalistischen Dasein zu sprechen! Es wäre geradezu eine Blasphemie (wofür ich tatsächlich Gotteslästerung sagen könnte). Man versuche insbesondere, jenes »interessant« zu übersetzen. Oder die »Diktion« etwa in die »Sprache«, die gleich darauf vorkommt. In den meisten Fällen wird wohl auch dann, wenn Sinn und selbst auch Klangfarbe nicht unmittelbar berührt würden, das Fremdwort von mir vorgezogen werden; denn meine Mission ist eine profane und mein Reich von dieser Sprachwelt. Das interessante Thema ist hier oft und oft erörtert worden. Das beste Deutsch hat zwischen zwei Fremdwörtern Raum. Deren Gegner mögen erst ein paar Generationen an die Neuerung gewöhnen, dann werde ich, was die folgende tut, wenn ichs erlebe, in deutschen Worten abbilden.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Hochverehrter Herr Kraus!

Ich verdanke hauptsächlich Ihnen, daß ich mit vermehrten Sinnen lese: die schöne Sprache erhöht den Genuß der geistigen Darbietung. Und umgekehrt darf ich wohl sagen, es sei Ihre dankenswerte Schuld, wenn mir Sprachschlampereien die Freude an ihrlichen Kunstwerken verleiden.

Dies zur Erklärung meiner Fragen, die dem Wunsch entstammen, belehrt zu werden, nicht dem Ehrgeiz, eines Dichters Irrtümer aufzuspüren.

1.) Ich glaube, der erste Satz der letzten Fackel (S. 1) hätte zu lauten: In dieser kleinen Zeit, die ich noch gekannt habe, als sie so groß war; . . . . .

Nein. Es ist eine vorhandene, jargonartige Wendung, die aber auch richtig deutsch ist. »Als« wäre die Zerstörung des Zitats, wäre eigene Aussage und schlecht. Würde bedeuten: ich habe die kleine Zeit damals gekannt, als sie groß war, es wäre also von ihr höchstens ausgesagt, daß ich sie gekannt, nicht aber daß ich sie als große Zeit gekannt habe. Es ist einer jener Fälle, wo als der weitere, über die bloße Datierung hinausgehende Begriff der Agnoszierung mit vollem Recht »wie« statt »als« eintritt.

2.) Ich halte es für unzulässig, eine Frage dahin zu beantworten und jemanden dahin zu informieren, wie es auf S. 36, 12. Zeile von unten, und auf S. 154, 3. Zeile von unten, geschah. Ich meine, es hätte im ersten Falle »damit«, im zweiten »darin« zu heißen; zum Vorbild der Leser umsomehr, als es geradezu krankhafter Brauch geworden ist, sich auch dann »dahin zu äußern« und auch dann »dahin Stellung zu nehmen und zu antworten«, wenn das Wort »dahin« ohne Ersatz gestrichen werden muß.

Es gibt eben Leser — und gewiß sind sie nicht die schlechtesten —, die der Fackel die »schöne« Sprache verdanken und die Witterung für die Sprachschlampereien in andern Druckwerken. Sie wissen aber doch nicht genug von einem Stil, der die Trivialität des Lebens aus deren eigenem Sprachstoff gestaltet. »Die bekannte Schuldfrage dahin beantwortet« ist nicht so schön wie »damit«, aber damit ist nicht meine eigene Schuldfrage beantwortet. In einer Epoche, in der das ~~richtigere~~ Wort plausibel war, hätte ich dieses gebraucht. Hier und heute war die Sphäre nicht anders darzustellen. Ich stelle dar, ich zitiere. Darin ist mehr Stil als im Schreiben. Eben den »krankhaften Brauch« brauche ich. Wo 's mein eigenes Wort ist, wird man schon merken. Im zweiten Fall — »dahin richtig informiert werden, daß« —, wo geradezu die Sphäre der Presse die Ausdruckselemente liefert, wäre »darin« auch an und für sich falsch, eine Verschiebung des Gedankens. Nie wäre die Losung: darin zu erzwingen, und »dahin« bezeichnet eben die Richtung der Information, die Weisung.

3.) Es fällt mir auf, daß Sie auf S. 46, Zeile 10 von unten, von einer Fähigkeit, etwas tun zu können, sprechen. Hieße es nicht richtig: »die wegen ihrer Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben, enthoben waren«? Dadurch träte auch der Gegensatz des Erzählens zum Erleben noch schärfer hervor.

Ganz im Gegenteil. Auch mir fällt und fiel natürlich auf, daß die Fähigkeit, etwas tun zu können, ein Pleonasmus ist. Aber diese Fähigkeit, dieses Können kann ja gar nicht oft genug berufen werden. Die Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, wäre bloß die literarische Fähigkeit, die sie hatten und die sie vom Krieg befreit hat, nicht die menschliche, die sie außerhalb jener Menschheit gestellt hat, die nur leiden konnte. Sie waren nicht nur fähig, zu schreiben, das heißt, sie konnten nicht nur schreiben, nein sie waren fähig, es zu können. In der glatteren Antithese: »wegen der Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben« erledigt sich der grimmige Kontrast schon durch das unübersichtliche Nebeneinander der drei gleich kurzen Satzteile, zwischen denen noch die Nähe der sinnverschiedenen »vom« und »von« Verwirrung stiftet. Ähnlich hat mir einmal jemand die Überfülle einer Wendung wie etwa »Er erlaubt sich, etwas tun zu dürfen« bemängelt, weil er nicht bemerkt hat, daß hier Devotion dargestellt war. Und noch ein unerfüllbares Begehren:

4. Endlich bitte ich Sie um Aufklärung, warum Sie mitunter Fremdwörter auch dort setzen, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist. Zum Beispiel: S. 22 Existenz (Dasein), Artikel (Aufsatz), konsequent (beharrlich, unwandelbar, unentwegt); S. 42 interessant (reizvoll, fesselnd), Publikation (Herausgabe), Diktion (Sprache, Fassung), Thema (Gegenstand, Dinge, Stoff). Ich habe mich auf Fälle beschränkt, in denen es sogar genügt, einfach das Fremdwort zu übersetzen, ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen.

In unwandelbarer Verehrung und Ergebenheit

Warum ich Fremdwörter auch dort setze, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist? Weil dort nicht besserer oder auch nur gleicher Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist (wiewohl diese vermöge ihrer Bodenwüchsigkeit auch den stärkeren Plural haben). Man versuche nur einmal, an jenen Stellen die Fremdwörter in die empfohlenen deutschen Worte zu übersetzen (ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen; denn das fehlte noch, daß ich einen Satz anders zu bauen hätte, um ein Fremdwort zu vermeiden). Abgesehen von dem klanglichen Unterschied sollte es mir einfallen, statt von einer journalistischen Existenz von einem journalistischen Dasein zu sprechen! Es wäre geradezu eine Blasphemie (wofür ich tatsächlich Gotteslästerung sagen könnte). Man versuche insbesondere, jenes »interessant« zu übersetzen. Oder die »Diktion« etwa in die »Sprache«, die gleich darauf vorkommt. In den meisten Fällen wird wohl auch dann, wenn Sinn und selbst auch Klangfarbe nicht unmittelbar berührt würden, das Fremdwort von mir vorgezogen werden; denn meine Mission ist eine profane und mein Reich ganz von dieser Sprachwelt. Das interessante Thema ist hier oft und oft erörtert worden. Das beste Deutsch hat zwischen zwei Fremdwörtern Raum. Deren Gegner mögen erst ein paar Generationen an die Neuerung gewöhnen, dann werde ich, was die folgende tut, wenn ichs erlebe, in deutschen Worten abbilden.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

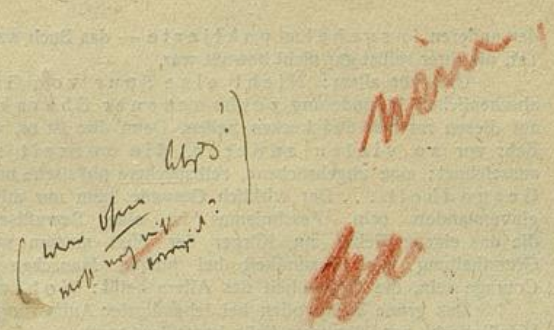
* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *



~~Dch~~ 27. August 1924

Schon lange warte ich auf eine weitere Fortsetzung Ihrer »Sprachlehre«. Und würde es dnnkend begrüßen, wenn Sie es der Mühe wert fänden, sich einmal über Ihre Anwendung des Apostrophs zu äußern. Etwa a/ folgender Stelle von »Traumtheater« (Seite 18)

So ist's, so sei's, so bleib' es allzumal:
quäl ich die Lust dir, mach zur Lust die Qual!

Ich suche vergebens nach einer ganz befriedigenden Lösung meines Zweifels: warum bei dem Wort »bleib« das Zeichen gebraucht wird, und es bei den Worten »quäl« und »mach« wegfällt. Allerdings fiel mir bald ein, daß die Anwendung im ersten Falle ein typographisches Tempo- uud Gewichtsbehelf sein könnte, wie umgekehrt das Weglassen in den beiden andern Fällen: daß also vielleicht der Apostroph in der ersten Zeile die kleine Verlangsamung markieren, und die Emphase auf jenes Wort ein wenig unterstreichen sollte; während in der folgenden Zeile ein Hinweis auf die Abkürzungen dem beschleunigten Tempo gerade hinderlich wäre. Aber so plausibel diese Erklärung scheinen mag, ich kann ihr doch nicht recht trauen: sie kommt mir allzu spitzfindig vor. Da sie aber die einzige Antwort ist, die mir mein Zweifel eingab, und ich nicht annehmen darf, daß das Anwenden und Weglassen des Apostrophs bei Ihnen auf Zufall oder gar Willkür beruht, so wäre ich Ihnen von Herzen dankbar, wenn Sie den merkwürdigen Fall gelegentlich behandeln wollten.

Auf den Druckfehler auf S. 19, 4. Verszeile v. unten: statt »ihnen«: Ihnen, werden wohl andere Leser schon aufmerksam gemacht haben.

A. B.

Leider nicht; und die Frage wegen des Apostrophs ist schon mit der gar nicht spitzfindigen Erklärung beantwortet. Sie ist umso weniger spitzfindig, als sie einen Vorgang erläutert, der meiner Erinnerung nach kein Überlegungsvergang war. Ob eine solche Unterscheidung — vor allem zwischen dem Positivgehalt des ersten und dem Negativgehalt des zweiten Verses — in allen Fällen mit vollem Bewußtsein geschieht, ist aber ebenso gleichgültig wie ob sie ein anderes Mal eintreten würde, wo vielleicht das Gewicht der Worte wieder anders verteilt wird. Grundsätzlich ist, was der Schreiber empfindet, ganz richtig. Doch deckt sich seine Erklärung auch mit einer, die von außen her die gleiche Unterscheidung rechtfertigt. Im Allgemeinen vermeide ich die apostrophlose Abknappung, hier, in der ersten Zeile ist sie nötig zur Unterscheidung von »bleib«, dem als einem Konjunktiv der dritten Person der Vokal überhaupt nicht genommen werden kann wie dem Indikativ der ersten (quäl) und gar dem Imperativ (mach), dessen Vokallosigkeit ja eine an und für sich richtige Form ist. Daß der Konjunktiv als solcher das e nicht entbehren kann, deckt sich ganz und gar mit der Auffassung, daß hier eben ein emphatischer Ton gegeben ist. Es wäre völlig entwertet, wenn durch »quäl« und »bleib« das Ganze in das Tempo gemächlicher Spruchweisheit gerückt würde. »Ist's« und »sei's« ist nicht nur aus demselben Gefühl gerechtfertigt, sondern wieder auch von außen her damit, daß — abgesehen von dem bedenklichen Lautbild eines »ists« und »seis« — das darin voll empfunden und im Folgenden gesetzte »es« nicht verschluckt werden könnte. Der mir unbekannte und anonyme Schreiber des Briefes, eines der erwünschtesten, die ich je erhalten habe, gehört dem Briefpapier nach der »University of Kansas« an. Mir erscheint die Mücke, die da über den Ozean kam, noch beträchtlicher und wunderbarer als der Elephant, der ihn kürzlich überflogen hat. So bin ich; so ist's, so sei's, so bleib' es allzumal.

Berlin, den 14. Sept. 24.

In der Augustnummer der ‚Fackel' findet sich in dem Referat A. H. Frieds über die »letzten Tage der Menschheit« die Wendung, Bücher seien »aus der Niedertracht dieser Zeit herausgeschrieben« worden.

Da der Unterzeichnete nicht glaubt, daß A. H. Fried diesen Satz so heraus geschrieben hat, möchte er Sie bitten, diesen Druckfehler richtig stellen zu wollen. zumal ihm daran liegt, die »Fackel« auch nicht von dem kleinsten Druckfehler verunreinigt zu sehen.

Dieser liebenswürdige Wunsch ist leider auch von übermenschlicher Sorgfalt zu erfüllen. Doch hier wird mit Unrecht ein Druckfehler vermutet. Es könnte sich nur um eine mißglückte Wendung ~~handeln~~, die ich kaum hätte beseitigen dürfen, wenn ich, was noch heute nicht der Fall ist, den Satz als solche erkannt hätte.

Berlin, den 14. Sept. 24.

In der Augustnummer der ‚Fackel' findet sich in dem Referat A. H. Frieds über die »Letzten Tage der Menschheit« die Wendung, Bücher seien »aus der Niedertracht dieser Zeit herausgeschrieben« worden.

Da der Unterzeichnete nicht glaubt, daß A. H. Fried diesen Satz so herausgeschrieben hat, möchte er Sie bitten, diesen Druckfehler richtig stellen zu wollen, zumal ihm daran liegt, die »Fackel« auch nicht von dem kleinsten Druckfehler verunreinigt zu sehen.

Dieser liebenswürdige Wunsch ist leider auch von übermenschlicher Sorgfalt zu erfüllen. Doch hier wird mit Unrecht ein Druckfehler vermutet. Es könnte sich nur um einen solchen im Original handeln, den ich nicht erkenne, oder um eine mißglückte Wendung, die ich kaum hätte beseitigen dürfen, wenn ich, was noch heute nicht der Fall ist, den Satz als solche erkannt hätte.

Der Abdruck der Verlaine-Verse, ernst gemeint, weil die Stelle: »eine der eindrucksvollsten Variationen« des Motivs »Versöhnung mit der Presse« ironisch gemeint war, ist vielfach mißverstanden worden. Hier sollte der wahre Sachverhalt illustriert werden: So sieht die Versöhnung aus!, und diese Absicht war ja garnicht zu verkennen. Wozu denn sonst der ~~ganze~~ Abdruck eines an sich doch gewiß beträchtlichen Dichtwerkes mit dem ganzen philologischen Apparat und Quellennachweis. Das wäre freilich bloß eine rationalistische, keine ~~poli~~tische Beglaubigung und da einen Augenblick lang ein Zweifel möglich war, so ist eben der Satz nicht gut. Es war gewiß zuviel verlangt, von den den Witz- und seriösen Schwachköpfen zugeschriebenen Variationen des Motivs »Versöhnung« gleich auch die ernsthafte des Motivs »Nichtversöhnung« abzunehmen. Ein Projektionsfehler, der in der Arbeit ~~von~~ circa ~~10.000~~ Prosazeilen vorkommen kann. Man lese deshalb besser: »die wichtigste und eindrucksvollste läßt sich aber doch dem hauptsächlichen Inhalt der folgenden Verse abgewinnen«. Dann wird der Einsender ~~durch~~ Dank, der ihm gebührt, ~~auf~~ nicht mehr das Mißverständnis, als ob er zu den Witz- oder seriösen Schwachköpfen gehörte, die von meiner Versöhnung mit der Presse sprechen, wovon er doch das gerade Gegenteil durch die ~~Übersendung~~ der Verse getan hat.

Zu S. 14, Brief vom 14. Aug., Z. 3:

»Nun bin ich 47 Monate bei Militär . . .« Der Satz soll wohl richtig lauten: ». . . beim Militär . . .«

Nein.

Zu S. 99, Z. 14:

. . . weiters fehlt das sechste »dank« als letzter Versfuß

Nein, es genügen fünf. Dagegen muß es heißen:

Und wir *sagen* statt sag'n

Zu schonen ist: nix *als*.

Zu S. 160, Z. 5

statt »Theaterreferendar am Börsen-Courier« wohl »im«

Im Gegenteil.

Dagegen ist es sicherlich rührend, daß einen Leser in Kansas das folgende gar nicht wildwestliche Problem beschäftigt:

Zu S. 6, Z. 2 u. 3:

Ein Weihbischof heißt nicht so, weil er etwas zu segnen, zu weihen hätte, sondern weil er selbst nur die Bischofsweihe hat und nicht mit der Verwaltung einer Diözese betraut ist wie ein wirklicher Bischof.

Ganz richtig. Aber »Weihbischof« dort ist noch richtiger. Der Stil weiß es besser als das Wissen.

Sprachschule der Leser

Verehrlicher Verlag!

Im Augustheft der Fackel findet sich ein Artikel »Zwei, die über mich herzlich gelacht haben« (S. 145), worin mir die tödlich treffende Bemerkung zu dem Satz: »Daß er in den Jargon ausrutscht . . . .« helle Freude bereitet hat. Die Kennzeichnung der Ihering'schen Sprachsünde als »Inzucht von Subjekt und Objekt« ist von unübertrefflicher Prägnanz.

Nun aber finde ich auf Seite 183 ein Zitat mit dem Zusatz: »Gegen Ehrenstein? Nein, von!« Hier ist »Ehrenstein« zwar beidemale Objekt, aber das einemal im 4., das anderemal im 3. Fall. Auch diese Inzucht von Akkusativ und Dativ erscheint mir unzulässig. Dies wird sofort klar, wenn man das Satzfragment in's Lateinische übersetzt. »Contra Ehrensteinum? Non, ab!« ist nach meinem Empfinden unmöglich. Es würde mich interessieren zu hören, ob hier ein Übersehen des Herrn K. vorliegt oder ob er die erwähnte Sprachbildung mit irgendwelchen mir nicht bekannten Gründen rechtfertigen kann. In diesem Zusammenhang verweise ich übrigens auf einen Schiller'schen Satz, der an dem gleichen Übel krankt. Der Titel seiner Antrittsvorlesung in Jena lautete: »Was ist und zu welchem Ende studieren wir Universalgeschichte?« (Ich zitiere aus dem Gedächtnis.)

In Erwartung einer wahrscheinlich lehr- und aufschlußreichen Erwiderung des Herrn K. zeichne ich

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Im allgemeinen ist es gewiß schon viel, daß Leser sich eines Problems bewußt werden, wenn sie ~~schon~~ nicht die Lösung finden. Hier aber scheint es fast schwieriger, das Problem zu sehen, als die dann selbstverständliche Lösung zu finden. Es bedarf natürlich nicht der Übersetzung ins Lateinische, um mir klar zu machen, daß »Ehrenstein« dort ein Akkusativ, da ein Dativ ist, also nicht von verschiedenen Verhältniswörtern abhängen kann. Die Schiller'sche Wendung, die dasselbe Wort als Nominativ und als Akkusativ fungieren läßt, ist natürlich nicht besser als die des Herrn Ihering. Trotzdem ist derselbe Grammatikfehler in der Wendung »Gegen Ehrenstein? Nein, von!« keiner, sondern ein stilistischer Vorzug. Der Fehler wäre vorhanden, wenn es hieße: »Nicht gegen, sondern von Ehrenstein!«, wenn es sich also um eine ernsthafte Aussage handelte. Bei Schiller und bei Herrn Ihering handelt es sich um eine solche, um einen Satz, der dem Autor sagt. Im andern Fall liegt geradezu das Schulbeispiel jener satirischen Darstellung vor, die so offenkundig, parodierend, das Fehlermaterial verwendet, daß man gar nicht versteht, wie der Leser an ~~dem~~ Bewußtsein des Autors zweifeln und hier noch etwas entdecken kann. Es ist eine satirische Abbreviatur, ganz wie die Wendung »fünfzig Jahre alt und ebensooft hervorgerufen werden«, die jener Schmock, der von der Alchimie meines Wortes etwas zu verstehen vorgab, als ein »Lapsus« erschien, der eine Glosse in der Fackel verdiene, die denn auch erschienen ist. Und auch hier wäre der Zweifler auf einen weiteren Fehler der Wendung aufmerksam zu machen: Wie kann denn der Satz mit »von« enden? Aber sollte diese Summe von Nichtgrammatik und Namensmißhandlung — eines Namens, der freilich so ~~sehr~~ deklinabel ist wie der des Herrn Ehrenstein — nicht die stilistische Absicht einer grammatischen Mißgeburt klar machen? Es ist nicht uninteressant, daß der Bemängler von »Fünfzig Jahre alt und ebensooft hervorgerufen werden« das Musterbeispiel einer Inzucht (»werden« in zweierlei Verwendung) als freiwillige Draufgabe erhielt, und eben in dem ~~hofft~~, ~~da~~ sie bei Herrn Ihering ~~erkannt~~ wurde. Ich bin mir also offenbar solcher Mißbildungen mit äußerster Klarheit bewußt. Und dennoch mußte mir das mit Ehrenstein passieren. Aber ich nehm's dem Leser, der ~~es~~ bemerkt hat, durchaus nicht übel. Ich würde mich auf solche Beschwerden ja nicht einlassen, wenn ich sie nicht als ein Beweis redlichsten Anteils ~~erkennte~~, ja als den Maßstab für ein Leserniveau, das ganz gewiß ~~sonst nirgends~~ ~~im~~ deutschen Geistesleben anzutreffen ist, und wenn ich einmal von den lästigen Begleiterscheinungen der Fackel gesprochen habe, so bin ich umso dankbarer für die erfreulichen. Sie haben den Mut, ~~zu~~ jenen Sorgen kleinsten Formats zu stehen, auf die diese ganze mißratene Zeitungswelt mit Verachtung herabsieht, als ob sie in Wahrheit größere hätte.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Der Abdruck der Verlaine-Verse, ernst gemeint, weil die Stelle: »eine der eindrucksvollsten Variationen« des Motivs »Versöhnung mit der Presse« ironisch gemeint war, ist vielfach mißverstanden worden. Hier sollte der wahre Sachverhalt illustriert werden: So sieht die Versöhnung aus!, und diese Absicht war ja garnicht zu verkennen. Wozu denn sonst der vollständige Abdruck eines an sich gewiß beträchtlichen ~~Dichtwerkes~~ mit dem ganzen philologischen Apparat und Quellennachweis. Das wäre freilich bloß eine rationalistische, keine stilistische Beglaubigung und da einen Augenblick lang ein Zweifel möglich war, so ist eben der Satz nicht gut. Es war gewiß zuviel auf einmal verlangt, von den den »Witz- und seriösen Schwachköpfen« zugeschriebenen Variationen des Motivs »Versöhnung« gleich auch die ernsthafte des Motivs »Nichtversöhnung« abzunehmen. Ein Projektionsfehler, der in der Arbeit an circa zehntausend Prosazeilen vorkommen kann. Man lese deshalb besser etwa so: »Die richtigste und eindrucksvollste läßt sich aber doch wohl dem hauptsächlichen Inhalt der folgenden Verse abgewinnen«. Dann wird dem Einsender der Dank, der ihm gebührt, und nicht mehr das Mißverständnis, als ob er zu den Witz- oder seriösen Schwachköpfen gehörte, die von meiner Versöhnung mit der Presse sprechen, wovon er doch das gerade Gegenteil durch die Darbietung der Verse getan hat.

Hochverehrter Herr Kraus!

Ich verdanke hauptsächlich Ihnen, daß ich mit vermehrten Sinnen lese: die schöne Sprache erhöht den Genuß der geistigen Darbietung. Und umgekehrt darf ich wohl sagen, es sei Ihre dankenswerte Schuld, wenn mir Sprachschlampereien die Freude an inhaltlichen Kunstwerken verleiden.

Dies zur Erklärung meiner Fragen, die dem Wunsch entstammen, belehrt zu werden, nicht dem Ehrgeiz, eines Dichters Irrtümer aufzuspüren.

1.) Ich glaube, der erste Satz der letzten Fackel (S. 1) hätte zu lauten: In dieser kleinen Zeit, die ich noch gekannt habe, a l s sie so groß war; . . . . .

Nein. Es ist eine vorhandene, jargonartige Wendung, die aber auch richtig deutsch ist. »Als« wäre die Zerstörung des Zitats, wäre eigene Aussage und schlecht. Würde bedeuten: ich habe die kleine Zeit damals gekannt, als sie groß war, es wäre also von ihr höchstens ausgesagt, daß ich sie gekannt, nicht aber daß ich sie a l s große Zeit gekannt habe. Es ist einer jener Fälle, wo als der weitere, über die bloße Datierung hinausgehende Begriff der Agnoszierung mit vollem Recht »wie« statt »als« eintritt.

2.) Ich halte es für unzulässig, eine Frage d a h i n zu beantworten und jemanden d a h i n zu informieren, wie es auf S. 36, 12. Zeile von unten, und auf S. 154, 3. Zeile von unten, geschah. Ich meine, es hätte im ersten Falle »damit«, im zweiten »darin« zu heißen; zum Vorbild der Leser umsomehr, als es geradezu krankhafter Brauch geworden ist, sich auch dann »dahin zu äußern« und auch dann »dahin Stellung zu nehmen und zu antworten«, wenn das Wort »dahin« o h n e Ersatz gestrichen werden muß.

Es gibt eben Leser — und gewiß sind sie nicht die schlechtesten —, die der Fackel die »schöne« Sprache verdanken und die Witterung für die Sprachschlampereien in andern Druckwerken. Sie wissen aber doch nicht genug von einem Stil, der die Trivialität des Lebens aus deren eigenem Sprachstoff gestaltet. »Die bekannte Schuldfrage dahin beantworten« ist nicht so schön wie »damit«, aber damit ist nicht meine eigenste Schuldfrage beantwortet. In einer Epoche, in der das bessere Wort plausibel war, hätte ich dieses gebraucht. Hier und heute war die Sphäre nicht anders darzustellen. Ich stelle dar, ich zitiere. Darin ist mehr Stil als im Schreiben. Eben den »krankhaften Brauch« brauche ich. Wo 's mein eigenes Wort ist, wird man schon merken. Im zweiten Fall — »dahin richtig informiert werden, daß« —, wo geradezu die Sphäre der Presse die Ausdruckselemente liefert, wäre »darin« auch an und für sich falsch, eine Verschiebung des Gedankens. Nie wäre die Losung: d a r i n zu erzwingen, und »dahin« bezeichnet eben die Richtung der Information, die Weisung.

3.) Es fällt mir auf, daß Sie auf S. 46, Zeile 10 von unten, von einer Fähigkeit, etwas tun zu können, sprechen. Hieße es nicht richtig: »die wegen ihrer Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben, enthoben waren«? Dadurch träte auch der Gegensatz des Erzählens zum Erleben noch schärfer hervor.

Ganz im Gegenteil. Auch mir fällt und fiel natürlich auf, daß die Fähigkeit, etwas tun zu können, ein Pleonasmus ist. Aber diese Fähigkeit, dieses Können kann ja gar nicht oft genug berufen werden. Die Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, wäre bloß die literarische Fähigkeit, die sie hatten und die sie vom Krieg befreit hat, nicht die menschliche, die sie außer jene Menschheit gestellt hat, die nur leiden konnte. Sie waren nicht nur fähig, zu schreiben, das heißt, sie konnten nicht nur schreiben, nein sie waren fähig, es zu können. In der glatteren Antithese: »wegen der Fähigkeit, vom Krieg zu erzählen, von der Verpflichtung, ihn zu erleben« erledigt sich der grimmige Kontrast schon durch das unübersichtliche Nebeneinander der drei gleich kurzen Satzteile, zwischen denen noch die Nähe der sinnverschiedenen »vom« und »von« Verwirrung stiftet. Ähnlich hat mir einmal jemand die Überfülle einer Wendung wie etwa »Er erlaubt sich, etwas tun zu dürfen« bemängelt, weil er nicht bemerkt hat, daß hier Devotion dargestellt war. Und noch ein unerfüllbares Begehren:

4. Endlich bitte ich Sie um Aufklärung, warum Sie mitunter Fremdwörter auch dort setzen, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist. Zum Beispiel: S. 22 Existenz (Dasein), Artikel (Aufsatz), konsequent (beharrlich, unwandelbar, unentwegt); S. 42 interessant (reizvoll, fesselnd), Publikation (Herausgabe), Diktion (Sprache, Fassung), Thema (Gegenstand, Dinge, Stoff). Ich habe mich auf Fälle beschränkt, in denen es sogar genügt, einfach das Fremdwort zu übersetzen, ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen.

In unwandelbarer Verehrung und Ergebenheit

Warum ich Fremdwörter auch dort setze, wo gleicher, wenn nicht besserer Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist? Weil dort nicht besserer oder auch nur gleicher Sinn und Klangfarbe mit deutschen Worten erzielbar ist (wiewohl diese vermöge ihrer Bodenwüchsigkeit auch den stärkeren Plural haben). Man versuche nur einmal, an jenen Stellen die Fremdwörter in die empfohlenen deutschen Worte zu übersetzen (ohne erst den Satzbau umdenken zu müssen; denn das fehlte noch, daß ich einen Satz anders zu bauen hätte, um ein Fremdwort zu vermeiden). Abgesehen von dem klanglichen Unterschied sollte es mir einfallen, statt von einer journalistischen Existenz von einem journalistischen Dasein zu sprechen! Es wäre geradezu eine Blasphemie (wofür ich tatsächlich Gotteslästerung sagen könnte). Man versuche insbesondere, jenes »interessant« zu übersetzen. Oder die »Diktion« etwa in die »Sprache«, die gleich darauf vorkommt. In den meisten Fällen wird wohl auch dann, wenn Sinn und selbst auch Klangfarbe nicht unmittelbar berührt würden, das Fremdwort von mir vorgezogen werden; denn meine Mission ist eine profane und mein Reich ganz von dieser Sprachwelt. Das interessante Thema ist hier oft und oft erörtert worden. Das beste Deutsch hat zwischen zwei Fremdwörtern Raum. Deren Gegner mögen erst ein paar Generationen an die Neuerung gewöhnen, dann werde ich, was die folgende tut, wenn ich's erlebe, in deutschen Worten abbilden.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Berlin, den 14. Sept. 24.

In der Augustnummer der ‚Fackel' findet sich in dem Referat A. H. Frieds über die »Letzten Tage der Menschheit« die Wendung, Bücher seien »aus der Niedertracht dieser Zeit herausgeschrieben« worden.

Da der Unterzeichnete nicht glaubt, daß A. H. Fried diesen Satz so herausgeschrieben hat, möchte er Sie bitten, diesen Druckfehler richtig stellen zu wollen, zumal ihm daran liegt, die »Fackel« auch nicht von dem kleinsten Druckfehler verunreinigt zu sehen.

Dieser liebenswürdige Wunsch ist leider auch von übermenschlicher Sorgfalt nicht zu erfüllen. Doch hier wird mit Unrecht ein Druckfehler vermutet. Es könnte sich nur um einen solchen im Original handeln, den ich nicht erkenne, oder um eine mißglückte Wendung, die ich kaum hätte beseitigen dürfen, wenn ich, was noch heute nicht der Fall ist, den Satz als solche erkannt hätte.

* * *

Zu S. 6, Z. 2 u. 3:

Ein »Weihbischof« heißt nicht so, weil er etwas zu segnen, zu weihen hätte, sondern weil er selbst nur die Bischofsweihe hat und nicht mit der Verwaltung einer Diözese betraut ist wie ein wirklicher Bischof.

Ganz richtig. Aber »Weihbischof« dort ist noch richtiger. Der Stil weiß es besser als das Wissen.

Zu S. 14, Brief vom 14. Aug., Z. 3:

»Nun bin ich 47 Monate bei Militär . . .« Der Satz soll wohl richtig lauten: ». . . beim Militär . . .«

Nein.

Zu S. 99, Z. 14:

. . . weiters fehlt das sechste »dank« als letzter Versfuß

Nein, es genügen fünf. Dagegen muß es heißen:

Und wir *sagen* statt sag'n

Zu betonen ist: nix *als*.

Zu S. 160, Z. 5

statt »Theaterreferendar am Börsen-Courier« wohl »im«.

Im Gegenteil.

Dagegen ist es sicherlich rührend, daß einen Leser in Kansas das folgende gar nicht wildwestliche Problem beschäftigt:

27. August 1924

Schon lange warte ich auf eine weitere Fortsetzung Ihrer »Sprachlehre«. Und würde es dankend begrüßen, wenn Sie es der Mühe wert fänden, sich einmal über Ihre Anwendung des Apostrophs zu äußern. Etwa an folgender Stelle von »Traumtheater« (Seite 18)

So ist's, so sei's, so bleib' es allzumal:
quäl ich die Lust dir, mach zur Lust die Qual!

Ich suche vergebens nach einer ganz befriedigenden Lösung meines Zweifels: warum bei dem Wort »bleib« das Zeichen gebraucht wird, und es bei den Worten »quäl« und »mach« wegfällt. Allerdings fiel mir bald ein, daß die Anwendung im ersten Falle ein typographischer Tempo- uud Gewichtsbehelf sein könnte, wie umgekehrt das Weglassen in den beiden anderen Fällen: daß also vielleicht der Apostroph in der ersten Zeile die kleine Verlangsamung markieren, und die Emphase auf jenes Wort ein wenig unterstreichen sollte; während in der folgenden Zeile ein Hinweis auf die Abkürzungen dem beschleunigten Tempo gerade hinderlich wäre. Aber so plausibel diese Erklärung scheinen mag, ich kann ihr doch nicht recht trauen: sie kommt mir allzu spitzfindig vor. Da sie aber die einzige Antwort ist, die mir mein Zweifel eingab, und ich nicht annehmen darf, daß das Anwenden und Weglassen des Apostrophs bei Ihnen auf Zufall oder gar Willkür beruht, so wäre ich Ihnen von Herzen dankbar, wenn Sie den merkwürdigen Fall gelegentlich behandeln wollten.

Auf den Druckfehler auf S. 19, 4. Verszeile v. unten: statt »ihnen«: Ihnen, werden wohl andere Leser schon aufmerksam gemacht haben.

A. B.

Leider nicht; und die Frage wegen des Apostrophs ist schon mit der gar nicht spitzfindigen Erklärung beantwortet. Sie ist umso weniger spitzfindig, als sie einen Vorgang erläutert, der, meiner Erinnerung nach, kein Überlegungsvergang war. Ob aber eine solche Unterscheidung — vor allem zwischen dem Positivgehalt des ersten und dem Negativgehalt des zweiten Verses — in allen Fällen mit vollem Bewußtsein geschieht, ist ebenso gleichgültig wie ob sie in demselben Fall ein anderes Mal eintreten würde, wo vielleicht das Gewicht der Worte wieder anders verteilt wird. Grundsätzlich ist, was der Schreiber empfindet, ganz richtig. Doch deckt sich seine Erklärung auch mit einer, die von außen her die gleiche Unterscheidung rechtfertigt. Im Allgemeinen vermeide ich die apostrophlose Abknappung, hier, in der zweiten Zeile, ist sie nötig zur Unterscheidung von »bleib«, dem als einem Konjunktiv der dritten Person der Vokal überhaupt nicht genommen werden kann wie dem Indikativ der ersten (quäl) und gar dem Imperativ (mach), dessen Vokallosigkeit ja eine an und für sich richtige Form ist. Daß der Konjunktiv als solcher das e nicht entbehren kann, deckt sich ganz und gar mit der Auffassung, daß hier eben ein nachdrücklicherer Ton gegeben ist. Jener wäre völlig entwertet, wenn durch »quäl« und »bleib« das Ganze in das Tempo gemächlicher Spruchweisheit gerückt würde. »Ist's« und »sei's« ist nicht nur aus demselben Gefühl gerechtfertigt, sondern wieder auch von außen her damit, daß — abgesehen von dem bedenklichen Lautbild eines »ists« und »seis« — das darin voll empfundene und im Folgenden gesetzte »es« nicht verschluckt werden könnte. Der mir unbekannte und anonyme Schreiber des Briefes, eines der erwünschtesten, die ich je erhalten habe, gehört dem Briefpapier nach der »University of Kansas« an. Mir erscheint die Mücke, die da über den Ozean kam, noch beträchtlicher und wunderbarer als der Elephant, der ihn kürzlich überflogen hat. So bin ich! so ist's, so sei's, so bleib' es allzumal.

*

Natürlich könnte ich weit ergiebigere Zweifel selbst in Fülle beisteuern. Es gibt ja keine Zeile, über die ich nicht einen Aufsatz schreiben könnte, und es ginge, da die Sprachprobleme sich durch Knospung fortpflanzen, in einen Zaubergarten, aus dem es kein Entrinnen gibt.

Aus Mailand wird mir mitgeteilt, daß sich der Fall, an den der Aufsatz »Hochzeitsgäste« (Nr. 613–621) anknüpfte, nicht so zugetragen habe, wie es in der zitierten Zeitungsnotiz »Die Hochzeit eines zum Tode Verurteilten« dargestellt ist. Dasselbe wird aus Brüssel mit Beziehung auf die unter dem Titel »Die Welt nach dem Krieg« (Nr. 657—667) zitierte Zeitungsnotiz geschrieben. Die Zuschrift aus Brüssel stellt fest, daß der Prozeß ebendaselbst und nicht in Mons stattgefunden hat und beruft sich auf das Wort aus »Untergang der Welt durch schwarze Magie«: »Der produktive Anteil der Entfernung vom Leser ist ja noch immer nicht zu unterschätzen — —«. Dazu wäre nur zu sagen, daß das Grauen dieser Zeitdinge um nichts geringer wird, wenn als der Sachverhalt bloß ihre Möglichkeit resultiert, wo ihre Wirklichkeit nicht nachprüfbar ist. Daß es gedruckt werden

konnte, beweist doch, daß die Welt sichs zutraut, und wenn die Zeitung gelogen oder entstellt hat, so tritt zu jener Möglichkeit aber noch die journalistische Wirklichkeit hinzu. Doch ist nicht jene Lüge die gefährlichste, welche eine Tatsächlichkeit vorspiegelt, die im Einzelfall nicht gegeben ist, sondern diejenige, die die Welt so weit gebracht hat, ihr und sich selbst ihn zu glauben.

Ein Reinigungsprozeß

im tschechischen Literatentum, an dem sich das deutsche ein Beispiel nehmen möge, ein Fall, der zugleich ein Unikum als Vergehen wie als Sühne ist, verdient Beachtung. Eine neue tschechische Revue »Apollon« hatte den folgenden Brief geschrieben:

V Praze, dne 29. září 1924

An Herrn Karl Kraus,
Publicist

Ich erlaube mir hiemit Sie »offiziel« einzuladen zur Mitarbeit in die künstlerische Revue »Apollon«, die ich mitredigiere. Die erste Nummer des neuen Jahrgangs erscheint am 2. Oktober d. J. und es wäre mir sehr lieb, wenn ich schon in dieser Nummer etwas von Ihnen hätte. Das Honorar beträgt bei uns 1 Kč für eine Reihe Garmonddruck. Ich erwarte Ihre gefällige Antwort und empfehle mich

für
Redakce Revue
»Apollon«

Darauf wurde geantwortet:

Sie laden Herrn K. K., »Publicist«, zur Mitarbeit an Ihrer Revue ein, und zwar wie Sie ausdrücklich bemerken, »offiziel«. Es wäre Ihnen »sehr lieb, wenn Sie schon in der ersten Nummer etwas von ihm hätten«, wofür Sie als Zeilenhonorar 1 Kč, also etwa den Betrag, den der Lokalreporter einer Wiener Zeitung zu erhalten pflegt, anbieten. Wir geben Ihnen aber die Versicherung, daß nicht die Geringfügigkeit dieses Honorars den Abhaltungsgrund bedeutet, sondern daß Herr K. K. auch nicht für ein Zeilenhonorar von 1000 Kč und darüber in der Lage wäre, »etwas« auf Wunsch zu schreiben, was den Lesern der Zeitschrift, für die er schreibt, immerhin in fünfundzwanzig Jahren bekannt geworden ist.

Hochachtungsvoll
Verlag »Die Fackel«

Diese Antwort druckte nun, unter dem Titel »Honorář Karla Krause«, die Zeitschrift (II. 1., 1. Okt. 1924) ab und fügte eine tschechische Übersetzung hinzu, die übersetzt folgendermaßen lautet:

Geehrte Herren!

Ich würde Ihnen schreiben, aber wir Wiener Leute brauchen Honorar. 1 Kč ist wenig, gar zu wenig. Wollen Sie mehr geben — bitte — wir werden schon handelseinig werden. Bis dahin seien Sie nicht böse. Ihr

Karl Kraus

— Übersetzt vom Redaktionsrat. —

Über diese Konzentration von Albernheit und Unsauberkeit (die abermals dem »Publicist« zugeschickt wurde) hat unter dem Titel »Eine besserungsfähige Übersetzung« die »Prager Presse« (8. Okt.) eine längere Notiz veröffentlicht, in der zu einer Zusammenstellung der Antwort und dessen, was der »Redaktionsrat« daraus gemacht hat, das folgende gesagt wird:

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

22

Als erfahrene Fachleute auf dem Gebiete der Germano-Slavistik müssen wir dieser Übersetzung das summa cum laude versagen. Wir haben nicht die Möglichkeit, festzustellen, was zu der Fehlübersetzung geführt hat, ob der typische pathologische Umfall der Verschmähten oder eine entwaffnete Ahnungslosigkeit. Wohl aber halten wir es für unsere und der tschechischen geistigen Öffentlichkeit Pflicht, die Redaktion der Revue aufmerksam zu machen, daß die Fehlübersetzung den guten Ruf der tschechischen Publizistik in Frage stellt und sie mit der Gleichstellung mit der verworfensten Pressaille der Welt bedroht. Die Revue kündigt Beiträge tschechischer Autoren von gutem Namen an. Unter ihnen sind einige, die recht gut imstande sind, das Ungeheuerliche des Falles zu ermessen. — Ein hoffentlich reines Torentum über die Notwendigkeit zu belehren, daß man die Muttersprache eines Autors, dessen Beiträge man in dem Verlagsprospekt ungefragt angekündigt hat (Das auch noch!) so weit beherrschen muß, damit keine Fehlübersetzungen zustande die aus der eigenen Muttersprache des Redaktionsrates jene Kalibans machen. Wir glauben, daß diese Sprachlektion und ihre Effikazität die Vorbedingung für die Mitarbeit dieser Mitarbeiter bilden und die gelehrige Auffassung und verbesserte Übersetzung des Redaktionsrates für jeden tschechischen Geistigen jene Forderung darstellen muß, von deren Erfüllung die fernere Beachtung der Zeitschrift abhängt. Bis dahin ist das sonstige Kulturleben zurückzustellen. Weil es nämlich in diesem Kulturleben nichts geben kann, was wichtiger wäre, als die Art und Weise, wie man sich hierzulande zu einem europäischen Phänomen einstellt, wie man eine Zuschrift und mit ihr sich selbst erledigt. Zuerst kommt der philologische Rohbau und die richtige Übersetzung einer verdienten Zurechtweisung, dann ertöne die Leier Apollos. Die Mitarbeiter haben das Wort.

In der Abendausgabe desselben Tages nahm das Blatt von einem Artikel der Tribuna (»Literaten«, von Augustin Bosák, 8. Okt.) Notiz, in dem es heißt:

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

— — Selbst von den jungen und jüngsten Herausgebern einer tschechischen literarischen Revue kann erwartet werden, daß sie wissen, wer K. K. und seine ›Fackel‹ ist. Sie konnten wissen, daß K. K. kein ›Publizist‹ ist, den man auffordern kann, daß er ›etwas‹ schreibe. Woher diese jungen Herren aber den traurigen Mut nehmen, ihm Gewinnsucht beim Schreiben unterzuschieben, einem Menschen, der seit Kriegsende teilweise und auch zur Gänze die materiellen Erträgnisse seiner Vorträge, Publikationen usw., die Hunderttausende unserer Kronen betragen, den edelsten humanen Zwecken gewidmet hat, daß ist schwer zu begreifen.

Wenn ein Blatt oder eine Wochenschrift jemanden zur Mitarbeit auffordert, hat es doch vielleicht eine Vorstellung von dem Menschen, man wird vielleicht in ganz Europa kaum einen Schriftsteller finden, welcher seinen Lesern so eine genaue Rechnung über sein Leben und Wirken gelegt hat wie K. K. in seiner ›Fackel‹ die er bereits 25 Jahre herausgibt, ~~welche~~ er ganz allein schreibt und in welcher er keine Inserate duldet.

Für den tschechischen Literaten gibt es keine Entschuldigung für die Rüpelei gegen einen der größten deutschen Autoren der letzten Jahre, ~~an dem~~ Menschen, welcher es verstanden hat mit Österreich, solange es war, und mit dem Weltkrieg solange er dauerte, sich auseinanderzusetzen wie K. K. in seiner ›Fackel‹ und in ›Die letzten Tage der Menschheit‹. — — Damit aber neben der gesellschaftlichen Rüpelei auch die literarische Unart und Arroganz nicht fehle, bezieht der Verlag der Revue K. K. unter den Begriff ›Wiener Leute‹. Es handelt sich mir nicht darum, für K. K. einzutreten — der ist mit Leuten von größerer Potenz fertig geworden — aber es ist notwendig, die gesellschaftliche und literarische Unziemlichkeit und Unerzogenheit zurückzuweisen, die zum erstenmal in der tschechischen Presse, an einem der wenigen wirklichen europäischen Menschen begangen wurde.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

War schon dieser Freimut der Ablehnung einer nations- und standesgenössischen Missetat bemerkenswert — wann wäre dergleichen in Berlin oder bei den »Wiener Leuten« erfolgt —, so trat nun ein Akt publizistischer Selbstbesinnung ein, der den Fall eben zum Unikum macht. Die Revue „Apollon" veröffentlichte in Nr. 7 einen Aufsatz („Karl Kraus" von Joh. Kodíček, II. 2., 15. Okt. 1924), der übersetzt folgendermaßen lautet:

Das Vergehen, dessen sich die erste Nummer des »Apollon« gegen K. K. schuldig machte, wäre in der Mehrheit der Fälle eine Niederträchtigkeit. In einer Redaktion aber, deren Mitglieder selbst in einer Zuschrift versichern, daß sie »sich mit dem Autor der plumpen, inhaltslosen, geistlosen und groben Bemerkung zur Zuschrift von K. im Redaktionsrat auseinandersetzen werden«, ist noch nicht alle Hoffnung verloren, auch wenn (?) wir die Geistlosigkeit ausließen, um die es sich hier nicht handelt, und uns mit der bloßen Grobheit begnügen würden, die durch eine vollständige Unkenntnis der Erscheinung K. verstärkt ist. Dieser Umstand ist unverzeihlich bei einer Revue, deren Lebensfähigkeit nicht erkauft sein will mit Gesinnung von Mitarbeitern, wenn uns ihre Persönlichkeit unbekannt ist und wenn wir ihre Werke nicht erlebt haben, sie (?) wäre aber begreiflich bei der Mehrheit der heutigen literarischen Jugend, die irgend einem Cocteau und Birot im Stande ist, ein Stück ihres Kaffeehauslebens zu weihen und dabei ruhig eine Erscheinung zu übersehen, die einen Teil des europäischen Gewissens bildet. Schon das bloße Ersuchen der Redaktion des „Apollon", daß in Zukunft recht viel über K. geschrieben werde, und der Wille, das Vergehen durch fleißiges Übersetzen aus seinem Werke gutzumachen, kann der Strohhalm des ertrinkenden Büßers sein. Auch ich will mich an diesem Strohhalm anhalten, aber zugleich an diesem Beginnen den Unterschied zwischen meiner vertrauensvollen Moral und der intransigenten Moral K. K.'s demonstrieren, der schon von vornherein die Hoffnung aufgegeben hat, daß von einem europäischen Literaten je etwas Gutes herkommen könnte. Deshalb hat er schon längst ausdrücklich und wiederholt den Verkehr mit jeglicher Literatur seiner Zeit abgebrochen, oftmals verboten, daß ihm geschrieben werde, daß ihm Bücher, Kundgebungen, Freikarten und Werke mit Widmungen geschickt würden. Am wenigsten freilich konnte ein literarischer Beitrag von jemandem erwartet werden, der aus Prinzip den Vorübergehenden nicht erlaubt, sich an seinem Feuer ihre Zigarette anzuzünden.

Damit ist aber schon der Charakter angedeutet, der K. unter allen Dichtern der Jetztzeit auszeichnet. Es ist das die moralische Strenge und Empfindlichkeit, die als Misanthropismus allen erscheinen kann, denen auch der große irische Satiriker Jonathan Swift ein

*) Vgl. dazu S. [illegible].

Menschenfeind zu sein scheint. Ähnlicher Art ist der Kampf, den K. K. gegen die Zivilisation Mitteleuropas angehoben hat. Vor fünfundzwanzig Jahren, als er in der „Fackel" seine Angriffe begann, gegen das Unrecht der Justiz, gegen das Phrasentum der Literaten, die Verderbtheit der Presse, die mechanische Demokratie, die gedankliche Verwaschenheit des Liberalismus, die Unmenschlichkeit des Heeres, die Blödheit der Monarchie, den österreichischen Schlendrian, das preußische Supakentum (?), die dekorative Lyrik, die sexuelle Verlogenheit, die Stumpfsinnigkeit literarischer Historie, die Gefräßigkeit der Industrie, die Erbärmlichkeit des Handels, gegen das ganze Gesellschaftssystem, das aus dem Leben ein Leben des Schweines macht, der zwischen Phrasen und Unersättlichkeit taumelt, war es nur wenigen Personen, die die schreckliche Kraft seiner Sprache zu schätzen verstanden, offenbar, daß hier eine sittliche Flamme emporloderte, die in der Geschichte unter den reinsten und stärksten eingereiht werden wird. Das war offenbar nur wenigen Einzelnen. Von der Zeit ist K.'s Stimme nicht schwächer geworden, seine Ausdauer hat nicht nachgelassen, sondern sie sind immer stärker geworden, erinnernd an die sittlichen Propheten von der Art

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

der Kierkegaard und Pascal. Jetzt ist die Arbeitsstätte K.'s, in der der vereinsamte Geist Tag für Tag arbeitet, ohne einen Augenblick des Aufatmens zu kennen, durch 16 Stunden täglich, die Schmiedewerkstätte des Menschen. Einst arbeiteten an seiner Fackel mit Schriftsteller wie Wedekind, Strindberg, Weininger, Gerhart Hauptmann (?), Peter Altenberg, Heinrich Mann, Richard Dehmel, Adolf Loos und einige Schüler. Heute steht K. vereinsamt und in die Fackel kommt außer Zitaten von einigen verwandten Geistern nichts was nicht von seiner Feder ist. Aber doch! Es sind das Auszüge aus Inseraten, Zeitungen, literarischen Werken, die, von ihm zitiert, das Angesicht einer grotesken Posse gewinnen, den Ausdruck der Lüge, der Phrase und der Schamlosigkeit, der in ihnen tatsächlich ist; an diesen Zitaten hat er dokumentarisch die unwürdige und unmenschliche Art des zeitgenössischen Lebens aufgefangen; diese Zitate sind Angriffe auf das Leben. Es gibt keinen unter den zeitgenössischen Literaten, der von K. zitiert werden möchte. Sei es auch ohne Bemerkung; denn ein Wort, das sich in der Fackel findet, atmet ein anderes Leben, zeigt seine Nieren und das wahre durch nichts maskierte Wesen. Niemand hat die Welt, die Nichtigkeit dessen sehen gelehrt, was die zeitgenössische Literatur heißt, hinter der nicht die Wahrheit steht, in der nicht Blut fließt, in der nicht wirklich ein Herz schlägt und nicht ein wahrhaftiger Mensch ringt, als K. K. Was er da mit den Kundgebungen seiner Gegner tut — deren immer weniger sind, denn heute gibt es niemanden mehr, der es mit K. versuchen wollte —, das ist herrliche Inquisition und folternde Wortprobe; K. spannt das Wort auf die Leiter und drückt ihm die Knochen und zerquetscht ihm die Glieder, bis es selbst zugibt, daß es in Lüge geboren wurde. Dann wird es auf den Scheiterhaufen geworfen mit samt seinem Schöpfer. Die Fantasie, die ihn bei diesem Tun erfüllt, ist die Bildhaftigkeit mittelalterlicher, religiöser Fanatiker. Aber ein Gott ist K. die Sprache, nicht der Vermittler der Verständigung, sondern die Brücke zum verborgenen Weltgedanken. K.'s Logik in diesen Marterprozeduren der Sprache ist unzerbrechbar, ausdauernd bis zur Ermüdung und genau wie die feinste chemische Wage. Nichts was rhythmisch durch Farbe, Länge des Lautes, Verknüpfung des Buchstabens nicht ganz musikalisch, genau und logisch im Geiste der Sprache ist, ist wahrhaft und genau im Geiste der Sache. Sache und Wort sind untrennbar, denn am Anfang war das Wort. In einer noch nicht dagewesenen Leidenschaft seines Werkes, einem Feuer, das entsetzlich ist, einem Witz, dem man nichts Ähnliches an die Seite stellen kann, hat K. eine solche Oberherrschaft über die Sprache gewonnen, der er allerdings dient, daß er aus dem steifen Deutsch ein vollkommenes Werkzeug der Prosa und des Verses gebildet hat. Es ist blendend, welche Burlesken, fantastischen, pathetischen, stürmenden, vernichtenden und verherrlichenden Töne er mit seinem Spiel auf einem einzigen Laut hervorzulocken versteht. Tragödien und Possen, Feerien transparenter Worte spielen auf seinem Aphorismus, seiner Satire, seinem Zitat. Dasselbe Wort in vielfältiger Variation hat hundert Gesichter, bis man in diesem wollüstigen Karneval für eine Weile vergessen kann, ein wie ernstes menschliches Spiel dieses Spiel ist.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

K.'s Sprachgenius, der sich allerdings auf die tragisch ewige Würde stützt, ist vornehmlich auf das Hören eingerichtet. Seine auf das Hören eingesellte und rythmische Darstellungskraft ist derartig, daß er sich in seinem phantastischen Drama »Die letzten Tage der Menschheit« fast jeder »Psychologie«, jeder »Handlung« enthalten konnte, und doch nur durch rythmische Bildhaftigkeit, in hundert Abschattungen des Dialekts, ein groteskes und mitreißendes Bild der Kriegszeit erzielte. Es ist das der Gipfel seiner Antikriegstätigkeit, die man gleich schätzen kann mit allen revolutionären Taten dieser Zeit, selbst mit den mutigsten. Es ist das ein großer, heute schwer verständlicher Heroismus, mit dem sich K. im Zentrum Österreichs selbst gegen den Kriegswahnsinn gestellt hat. Was für eine Kraft hat da die Wiener militärische und bürokratische Welt geblendet, daß es möglich war, das alles im Krieg zu schreiben und zu veröffentlichen?*)

---

*) Vgl. dazu S. [illegible].

Für ein kleines Tausendstel einer solchen Revolte mußten hunderte Leute am Galgen hängen oder wurden ins Gefängnis geworfen! Unaufhörlich, indem er ein Heft nach dem andern hinauswarf, in Prosa und in Versen, im Couplet und Drama, durch Aphorismus und umfangreiche Visionen stellte K. wie in blendenden Zeichnungen das Ende dar, das der zentralen Übermacht entsteht. Im Hintergrunde zeichnete sich der Untergang der Welt ab, die sich auf dieser höllisch Ebene befand. Aber nicht nur mit dem gedruckten, auch mit dem gesprochenen Wort wagte sich K. in die Höhle des Löwen selbst. Wie viel Haß loderte da, aber zugleich wie viel zarte lyrische Inbrunst in seinen Versen! Welches Pathos erhob sich da in skeptischer Zeit! Welche Phantasmagorie von Gestalten der Tragödie auf vielen hundert Seiten, die immer nur mit dem Wortfall aufgefangen waren! Offiziere und Adelige, Sektionschefs und Prostituierte, Generale und Journalisten, Kaufleute und Dichter, Korrespondenten und Sänger, hunderte Personen und Situationen reihen sich in einem Fluß aneinander und gestalten das schließliche Bild, in dem der Chefredakteur der »Neuen Freien Presse« — der Antichrist — inmitten der übrigen Hyänen das Leichenlied der Zivilisation heult. Es wurde während des Krieges kein mächtigeres Werk geschaffen! Die kommende Menschen die perversen Schrecken des Krieges und die verkrümmte Menschheit derjenigen, die ihn gemacht haben, nur vom Hörensagen kennen werden, wird dieses Werk ein Bild der Zeit hervorrufen mit einer Genauigkeit und Ausführlichkeit, wie sie vollkommener nicht gedacht werden kann.

Leider ist K.'s Werk wegen seiner sprachlichen Eigenheit zum beträchtlichen Teil unübersetzbar. Zu einem gewissen Teil kann es großer Hingebung und dichterischer Kunst gelingen, es wenigstens teilweise zu verdolmetschen. Es ist das eine komplizierte und beschwerliche Lektüre, aber von solcher Art, daß schon ihretwegen die Jugend die deutsche Sprache lernen sollte. Sie wird nicht nur den größten deutschen Prosaschriftsteller kennen lernen, sondern auch eine Persönlichkeit, die in bewunderungswürdiger Verlassenheit ein moralisches Feuer ist, das unter den zeitgenössischen Schriftstellern solchen Ernst in Vergessenheit geraten ist. Eine Probe des Geistes, dessen jede Vibration vor der ganzen Mitwelt öffentliche Rechnung legt, und sie legen kann, auch den empfindlichsten Drakonismus. K.'s Wort ist kein Prunkstück literarischer Eitelkeit. Es ist ein Aufschrei eines von den wenigen Gerechten, auf deren Schultern Wahrheit, Ehre, Mut, Ausdauer und Gerechtigkeit dieser Welt ruht. Seine verschreiende Satire hat die Züge der alttestamentarischen Propheten inmitten einer Zeit, deren Moral und Leben auf dem Hund sind.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

Ein Reinigungsprozeß

Im tschechischen Literatentum, an dem sich das deutsche ein Beispiel nehmen möge, ein Fall, der zugleich ein Unikum als Vergehen wie als Sühne ist, verdient Beachtung. Eine neue tschechische Revue ‚Apollon' hatte den folgenden Brief geschrieben:

V Praze, dne 29. srpna 1924

An Herrn Karl Kraus,
Publicist

Ich erlaube mir hiemiet Sie »offiziel« einzuladen zur Mitarbeit in der Künstlerischen Revue »Apollon«, die ich mitredigiere. Die erste Nummer des neuen Jahrgangs erscheint den 2. Oktober d. J. und es wäre mir sehr lieb, wenn ich schon in dieser Nummer etwas von Ihnen hätte. Das Honorar beträgt bei uns 1 Kč für eine Reihe Garmonddruck. Ich erwarte Ihre gefällige Antwort und empfehle mich

für
Redakce Revue
»Apollon«

Darauf wurde geantwortet:

Sie laden Herrn K. K., »Publicist«, zur Mitarbeit an Ihrer Revue ein, und zwar wie Sie ausdrücklich bemerken, »offiziel«. Es wäre Ihnen »sehr lieb, wenn Sie schon in der ersten Nummer etwas von ihm hätten«, wofür Sie als Zeilenhonorar 1 Kč, also etwa den Betrag, den der Lokalreporter einer Wiener Zeitung zu erhalten pflegt, anbieten. Wir geben Ihnen aber die Versicherung, daß nicht die Geringfügigkeit dieses Honorars den Abhaltungsgrund bedeutet, sondern daß Herr K. K. auch nicht für ein Zeilenhonorar von 1000 Kč und darüber in der Lage wäre, »etwas« auf Wunsch zu schreiben; was den Lesern der Zeitschrift, für die er schreibt, immerhin in fünfundzwanzig Jahren bekannt geworden ist.

Hochachtungsvoll
Verlag »Die Fackel«.

Diese Antwort druckte nun, unter dem Titel »Honorář Karla Krause«, die Zeitschrift (II. 1., 1. Okt. 1924) ab und fügte eine tschechische Übersetzung hinzu, die rückübersetzt folgendermaßen lautet:

Geehrte Herren!

Ich würde Ihnen schreiben, aber wir Wiener Leute brauchen Honorar. 1 Kč ist wenig, gar zu wenig. Wollen Sie mehr geben — bitte — wir werden schon handelseinig werden. Bis dahin seien Sie nicht böse. Ihr

Karl Kraus.

— Übersetzt vom Redaktionsrat. —

Über diese Konzentration von Albernheit und Unsauberkeit (die abermals dem »Publicist« zugeschickt wurde) hat unter dem Titel »Eine besserungsfähige Übersetzung« die ‚Prager Presse' (8. Okt.) eine längere Notiz veröffentlicht, in der zu einer Zusammenstellung der Antwort und dessen, was der »Redaktionsrat« daraus gemacht hat, das folgende gesagt wird:

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

22

Als erfahrene Fachleute auf dem Gebiete der Germano-Slavistik müssen wir dieser Übersetzung das summa cum laude versagen. Wir haben nicht die Möglichkeit, festzustellen, was zu der Fehlübersetzung geführt hat, ob der typische pathologische Umfall der Verschmähten oder eine entwaffnete Ahnungslosigkeit. Wohl aber halten wir es für unsere und der tschechischen geistigen Öffentlichkeit Pflicht, die Redaktion der Revue aufmerksam zu machen, daß die Fehlübersetzung den guten Ruf der tschechischen Publizistik in Frage stellt und sie mit der Gleichstellung mit der verworfensten Pressaille der Welt bedroht. Die Revue kündigt Beiträge tschechischer Autoren von gutem Namen an. Unter ihnen sind einige, die recht gut imstande sind, das Ungeheuerliche des Falles zu ermessen. — — Ein hoffentlich reines Torentum über die Notwendigkeit zu belehren, daß man die Muttersprache eines Autors, dessen Beiträge man in dem Verlagsprospekt ungefragt angekündigt hat

(Das auch noch!)

so weit beherrschen muß, damit keine Fehlübersetzungen zustandekommen, die aus der eigenen Muttersprache des Redaktionsrates jene Kalibans machen. Wir glauben, daß diese Sprachlektion und ihre Effikazität die Vorbedingung für die Mitarbeit dieser Mitarbeiter bilden und die gelehrige Auffassung und verbesserte Übersetzung des Redaktionsrates für jeden tschechischen Geistigen jene Forderung darstellen muß, von deren Erfüllung die fernere Beachtung der Zeitschrift abhängt. Bis dahin ist das sonstige Kulturleben zurückzustellen. Weil es nämlich in diesem Kulturleben nichts geben kann, was wichtiger wäre, als die Art und Weise, wie man sich hierzulande zu einem europäischen Phänomen einstellt, wie man eine Zuschrift und mit ihr sich selbst erledigt. Zuerst kommt der philologische Rohbau und die richtige Übersetzung einer verdienten Zurechtweisung, dann ertöne die Leier Apollos. Die Mitarbeiter haben das Wort.

In der Abendausgabe desselben Tages nahm das Blatt von einem Artikel der ‚Tribuna' (8. Okt., »Literaten« von Augustin Bosák) Notiz, in dem es heißt:

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

23

— — Selbst von den jungen und jüngsten Herausgebern einer tschechischen literarischen Revue kann erwartet werden, daß sie wissen, wer K. K. und seine ‚Fackel' ist. Sie konnten wissen, daß K. K. kein »Publizist« ist, den man auffordern kann, daß er »etwas« schreibe. Woher diese jungen Herren aber den traurigen Mut nehmen, ihm Gewinnsucht beim Schreiben unterzuschieben, einem Menschen, der seit Kriegsende teilweise und auch zur Gänze die materiellen Erträgnisse seiner Vorträge, Publikationen usw., die Hunderttausende unserer Kronen betragen, den edelsten humanen Zwecken gewidmet hat, das ist schwer zu begreifen.

Wenn ein Blatt oder eine Wochenschrift jemanden zur Mitarbeit auffordert, hat es doch vielleicht eine Vorstellung von dem Menschen; man wird vielleicht in ganz Europa kaum einen Schriftsteller finden, welcher seinen Lesern eine so genaue Rechnung über sein Leben und Wirken gelegt hat wie K. K. in seiner ‚Fackel' die er bereits 25 Jahre herausgibt, die er ganz allein schreibt und in der er keine Inserate duldet.

Für den tschechischen Literaten gibt es keine Entschuldigung für die Rüpelei gegen einen der größten deutschen Autoren der letzten Jahre, gegen den Menschen, welcher es verstanden hat, mit Österreich, solange es war, und mit dem Weltkrieg solange er dauerte, sich auseinanderzusetzen wie K. K. in seiner ‚Fackel' und in »Die letzten Tage der Menschheit«. — —

Damit aber neben der gesellschaftlichen Rüpelei auch die literarische Unart und Arroganz nicht fehle, bezieht der Verlag der Revue K. K. unter den Begriff »Wiener Leute« ein.

Es handelt sich mir nicht darum, für K. K. einzutreten — der ist mit Leuten von größerer Potenz fertig geworden —, aber es ist notwendig, die gesellschaftliche und literarische Unziemlichkeit und Unerzogenheit zurechtzuweisen, die zum erstenmal in der tschechischen Presse, an einem der wenigen wirklichen europäischen Menschen begangen wurde.

Ein trauriges Primat für die Revue ‚Apollon'.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

War schon dieser Freimut der Ablehnung einer nations- und standesgenössischen Missetat bemerkenswert — wann wäre dergleichen in Berlin oder bei den »Wiener Leuten« erfolgt —, so hat nun ein Akt publizistischer Selbstreinigung ein, der den Fall eben zum Unikum macht. Nicht jedes Blättchen hält so rein, und gewiß wäre keines in Deutschland einer so gründlichen Säuberung vom Redaktionsunrat fähig, einer so jähen Abschüttelung dessen fähig, was der mit Druckerschwärze hantierende Zufall, dieser verantwortliche Redakteur der meisten, ihm angetan hat. Die Revue ‚Apollon' veröffentlichte nämlich in der folgenden Nummer einen Aufsatz (»Karl Kraus« von Jos. Kodíček, II. 2., 15. Okt. 1924), der übersetzt folgendermaßen lautet:

Das Vergehen, dessen sich die erste Nummer des »Apollon« gegen K. K. schuldig machte, wäre in der Mehrheit der Fälle eine Niederträchtigkeit. In einer Redaktion aber, deren Mitglieder selbst in einer Zuschrift versichern, daß sie »sich mit dem Autor der plumpen, inhaltslosen, geistlosen und groben Bemerkung zur Zuschrift von K. im Redaktionsrat auseinandersetzen werden«, ist noch nicht alle Hoffnung verloren, auch wenn (?) wir die Geistlosigkeit ausließen, um die es sich hier nicht handelt, und uns mit der bloßen Grobheit begnügen würden, die durch eine vollständige Unkenntnis der Erscheinung K. verstärkt ist. Dieser Umstand ist unverzeihlich bei einer Revue, deren Lebensfähigkeit nicht erkauft sein will mit Gewinnung von Mitarbeitern, wenn uns ihre Persönlichkeit unbekannt ist und wenn wir ihre Werke nicht erlebt haben, er wäre aber begreiflich bei der Mehrheit der heutigen literarischen Jugend, die irgend einem Cocteau und Birot im Stande ist ein Stück ihres Kaffeehauslebens zu weihen und dabei ruhig eine Erscheinung zu übersehen, die einen Teil des europäischen Gewissens bildet. Schon das bloße Ersuchen der Redaktion des ‚Apollon', daß in Zukunft recht viel über K. geschrieben werde, und der Wille, das Vergehen durch fleißiges Übersetzen aus seinem Werke gutzumachen, kann der Strohhalm des ertrinkenden Büßers sein. Auch ich will mich an diesen Strohhalm anhalten, aber zugleich an diesem Beginnen den Unterschied zwischen meiner vertrauensvollen Moral und der intransigenten Moral K. K.'s demonstrieren, der schon von vornherein die Hoffnung aufgegeben hat, daß von einem europäischen Literaten je etwas Gutes herkommen könnte. Deshalb hat er schon längst ausdrücklich und wiederholt den Verkehr mit jeglicher Literatur seiner Zeit abgebrochen, oftmals verboten, daß ihm geschrieben werde, daß ihm Bücher, Kundgebungen, Freikarten und Werke mil Widmungen geschickt würden. Am wenigsten freilich konnte ein literarischer Beitrag von jemandem erwartet werden, der aus Prinzip den Vorübergehenden nicht erlaubt, sich an seinem Feuer ihre Zigarette anzuzünden.

Damit ist aber schon der Charakter angedeutet, der K. unter allen Dichtern der Jetztzeit auszeichnet. Es ist das die moralische Strenge und Empfindlichkeit, die als Misanthropismus allen erscheinen kann, denen auch der große irische Satiriker Jonathan Swift ein Menschenfeind zu sein scheint. Ähnlicher Art ist der Kampf, den K. K. gegen die Zivilisation Mitteleuropas angehoben hat. Vor fünfundzwanzig Jahren, als er in der ‚Fackel' seine Angriffe begann, gegen das Unrecht der Justiz, gegen das Phrasentum der Literaten, die Verderbtheit der Presse, die mechanische Demokratie, die gedankliche Verwaschenheit des Liberalismus, die Unmenschlichkeit des Heeres, die Blödheit der Monarchie, den österreichischen Schlendrian, das preußische Supakentum (?), die dekorative Lyrik, die sexuelle Verlogenheit, die Stumpfsinnigkeit literarischer Historie, die Gefräßigkeit der Industrie, die Erbärmlichkeit des Handels, gegen das ganze Gesellschaftssystem, das aus dem Leben ein Leben des Scheines macht, der zwischen Phrasen und Unersättlichkeit taumelt, war es nur wenigen Personen, die die schreckliche Kraft seiner Sprache zu schätzen verstanden, offenbar, daß hier eine sittliche Flamme emporloderte, die in der Geschichte unter die reinsten und stärksten eingereiht werden wird. Das war nur wenigen Einzelnen offenbar. Von der Zeit ist K.'s Stimme nicht schwächer geworden, seine Ausdauer hat nicht nachgelassen, sondern sie sind immer stärker geworden, erinnernd an die sittlichen Propheten von der Art

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

der Kierkegaard und Pascal. Jetzt ist die Arbeitsstätte K.'s, in der der vereinsamte Geist Tag für Tag arbeitet, ohne einen Augenblick des Aufatmens zu kennen, durch 16 Stunden täglich, die Schmiedewerkstätte des Menschen. Einst arbeiteten an seiner ‚Fackel' Schriftsteller mit wie Wedekind, Strindberg, Weininger, Gerhart Hauptmann (?), Peter Altenberg, Heinrich Mann, Richard Dehmel, Adolf Loos und einige Schüler. Heute steht K. vereinsamt und in die ‚Fackel' kommt außer Zitaten von einigen verwandten Geistern nichts, was nicht aus seiner Feder ist. Aber doch etwas: Auszüge aus Zeitungen, Inseraten, literarischen Werken, die, von ihm zitiert, das Angesicht einer grotesken Posse gewinnen, den Ausdruck der Lüge, der Phrase und der Schamlosigkeit, der in ihnen tatsächlich ist; an diesen Zitaten hat er dokumentarisch die unwürdige und unmenschliche Art des zeitgenössischen Lebens aufgefangen; diese Zitate sind Angriffe auf das Leben. Es gibt keinen unter den zeitgenössischen Literaten, der von K. zitiert werden möchte. Sei es auch ohne Bemerkung; denn ein Wort, das sich in der ‚Fackel' findet, atmet ein anderes Leben, zeigt seine Nieren und das wahre durch nichts maskierte Wesen. Niemand hat die Welt, die Nichtigkeit dessen sehen gelehrt, was die zeitgenössische Literatur heißt, hinter der nicht die Wahrheit steht, in der nicht das Blut fließt, in der nicht wirklich ein Herz schlägt und nicht ein wahrhaftiger Mensch ringt, als K. K. Was er da mit den Kundgebungen seiner Gegner tut — deren immer weniger sind, denn heute gibt es niemanden mehr, der es mit K. versuchen wollte —, das ist herrliche Inquisition und folternde Wortprobe; K. spannt das Wort auf die Leiter und drückt ihm die Knochen und zerquetscht ihm die Glieder, bis es selbst zugibt, daß es in Lüge geboren wurde. Dann wird es auf den Scheiterhaufen geworfen mit samt seinem Schöpfer. Die Fantasie, die ihn bei diesem Tun erfüllt, ist die Bildhaftigkeit mittelalterlicher, religiöser Fanatiker. Aber ein Gott ist K. die Sprache, nicht der Vermittler der Verständigung, sondern die Brücke zum verborgenen Weltgedanken. K.'s Logik in diesen Marterprozeduren der Sprache ist unzerbrechbar, ausdauernd bis zur Ermüdung und genau wie die feinste chemische Wage. Nichts was rhythmisch durch Farbe, Länge des Lautes, Verknüpfung des Buchstabens nicht ganz musikalisch, genau und logisch im Geiste der Sprache ist, ist wahrhaft und genau im Geiste der Sache. Sache und Wort sind untrennbar, denn am Anfang war das Wort. In einer noch nicht dagewesenen Leidenschaft seines Werkes, einem Feuer, das entsetzlich ist, einem Witz, dem man nichts Ähnliches an die Seite stellen kann, hat K. eine solche Oberherrschaft über die Sprache gewonnen, der er allerdings dient, daß er aus dem steifen Deutsch ein vollkommenes Werkzeug der Prosa und des Verses gebildet hat. Es ist blendend, welche burlesken, phantastischen, pathetischen, stürmenden, vernichtenden und verherrlichenden Töne er mit seinem Spiel auf einem einzigen Laut hervorzulocken versteht. Tragödien und Possen, Feerien transparenter Worte spielen auf seinem Aphorismus, seiner Satire, seinem Zitat. Dasselbe Wort in vielfältiger Variation hat hundert Gesichter, bis man in diesem wollüstigen Karneval für eine Weile vergessen kann, ein wie ernstes menschliches Spiel dieses Spiel ist.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen, in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *

K.'s Sprachgenius, der sich allerdings auf die tragisch ewige Würde stützt, ist vornehmlich auf das Hören eingerichtet. Seine auf das Hören eingestellte und rhythmische Darstellungskraft ist derartig, daß er sich in seinem phantastischen Drama »Die letzten Tage der Menschheit« fast jeder »Psychologie«, jeder »Handlung« enthalten konnte, und doch nur durch rhythmische Bildhaftigkeit, in hundert Abschattungen des Dialekts, ein groteskes und mitreißendes Bild der Kriegswelt erzielte. Es ist das der Gipfel seiner Antikriegstätigkeit, die man gleich schätzen kann mit allen revolutionären Taten dieser Zeit, selbst mit den mutigsten. Es ist das ein großer, heute schwer verständlicher Heroismus, mit dem sich K. im Zentrum Österreichs selbst gegen den Kriegswahnsinn gestellt hat. Was für eine Kraft hat da die Wiener militärische und bürokratische Welt geblendet, daß es möglich war, das alles im Krieg zu schreiben und zu veröffentlichen?*)

Vgl. dazu S. [illegible].

*) Für ein kleines Tausendstel einer solchen Revolte mußten hunderte Leute am Galgen hängen oder wurden ins Gefängnis geworfen! Unaufhörlich, indem er ein Heft nach dem andern hinauswarf, in Prosa und Versen, im Couplet und Drama, durch Aphorismus und umfangreiche Visionen stellte K. wie in blendenden Zeichnungen das Ende dar, das der zentralen Übermacht entsteht. Im Hintergrund zeichnete sich der Untergang der Welt ab, die sich auf dieser höllisch geneigten Ebene befand. Aber nicht nur mit dem gedruckten, auch mit dem gesprochenen Wort wagte sich K. in die Höhle des Löwen selbst. Wie viel Haß loderte da, aber zugleich wie viel zarte lyrische Inbrunst in seinen Versen! Welches Pathos erhob sich da in skeptischer Zeit! Welche Phantasmagorie von Gestalten der Tragödie auf vielen hundert Seiten, die immer nur mit dem Wortfall aufgefangen waren! Offiziere und Adelige, Sektionschefs und Prostituierte, Generale und Journalisten, Kaufleute und Dichter, Korrespondenten und Sänger, hunderte Personen und Situationen reihen sich in einem Fluß aneinander und gestalten das schließliche Bild, in dem der Chefredakteur der ‚Neuen Freien Presse' — der Antichrist — inmitten der übrigen Hyänen das Leichenlied der Zivilisation heult. Es wurde während des Krieges kein mächtigeres Werk geschaffen! Bis kommende Menschen die perversen Schrecken des Krieges und die verkrümmte Menschheit derjenigen, die ihn gemacht haben, nur vom Hörensagen kennen werden, wird dieses Werk ein Bild der Zeit hervorrufen mit einer Genauigkeit und Ausführlichkeit, wie sie vollkommener nicht gedacht werden kann.

Leider ist K.'s Werk wegen seiner sprachlichen Eigenheit zum beträchtlichen Teil unübersetzbar. Zu einem gewissen Teil kann es großer Hingebung und dichterischer Kunst gelingen, es wenigstens teilweise zu verdolmetschen. Es ist das eine komplizierte und beschwerliche Lekture, aber von solcher Art, daß schon ihretwegen die Jugend die deutsche Sprache lernen sollte. Sie wird nicht nur den größten deutschen Prosaschriftsteller kennen lernen, sondern auch eine Persönlichkeit, die in bewunderungswürdiger Verlassenheit ein moralisches Feuer ist, das unter den zeitgenössischen Schriftstellern solchem Ernst in Vergessenheit geraten ist. Eine Probe des Geistes, dessen jede Vibration vor der ganzen Mitwelt öffentliche Rechnung legt, und sie legen kann, auch dem empfindlichsten Drakonismus. K.'s Wort ist kein Prunkstück literarischer Eitelkeit. Es ist ein Aufschrei eines von den wenigen Gerechten, auf deren Schultern Wahrheit, Ehre, Mut, Ausdauer und Gerechtigkeit dieser Welt ruht. Seine verschreiende Satire hat die Züge der alttestamentarischen Propheten inmitten einer Zeit, deren Moral und Leben auf dem Hund sind.

Also eigentlich erschien da die Sehnsucht zu einem Verlangen eher abgeschwächt, und der Leser war enttäuscht. Doch sollte er auf seine Kosten kommen.

Zunächst wieder ein Feuilleton oder zwei im »Berliner Tageblatt«; wenn ich mich nicht irre, im Frühsommer 1912.

(Wenn er sich aber irrt, was dann?)

Ich stand damals im 53. Lebensjahre.

Eine schlichte, aber nicht unerhebliche Konstatierung, die die Jugendeselei ganz plausibel macht.

Es ist das himmlische Vorrecht der Kindheit, Eindrücken, die verwandte Saiten der Seele zum Tönen bringen, sich ganz zu öffnen und hinzugeben, sie einzuschlürfen mit atemlosem Entzücken, mit klopfendem Herzen und roten Wangen in fiebernder Wonne.

Was sagt Freud dazu? Offenbar will also Burdach wirklich auf Infantiles zur Entschuldigung seiner Bahr-Leidenschaft hinweisen. Alles echte Lernen, meint er, beruhe »auf diesem schöpferischen Empfangen, das etwas Berauschendes hat«.

Viele Frauen bewahren sich diese goldene Fähigkeit bis ins Alter.

Aber wäre diese Zuneigung einer Matrone zu einer andern Matrone nicht doch etwas Seltenes? Mit nichten: Burdach kann nur nicht ausdrücken, was er sagen will. Er meint, daß sonst nur Kinder und manchmal Frauen diese Begeisterungsfähigkeit haben, die aber er mit ihnen teile. (Was natürlich kein Alibi für Freud wäre.)

Bei Männern wird sie nach Eintritt in die Jahre der Reife meist überwachsen von dem kritisch-kühlen Egoismus des Intellekts, den der harte Lebenskampf und gesellschaftliche Tradition erzeugen.

Goldenes Wort, und Burdach will sagen, daß er sich ganz frei vom Egoismus des Intellekts erhalten habe. Denn:

Immerhin bricht sie auch bei ihnen, wenn übergewaltige Anstöße ihr Inneres in mitfühlende Schwingung versetzen, gelegentlich noch in vorgerücktem Alter beglückend hervor.

Dies ist sein Fall. Vielleicht nirgends, sagt er, könne man das so erleben wie in Bayreuth und zumal »am Schluß von Beethovens Neunter«; bei dem »Seid umschlungen, Millionen!« reden sich

Gerüchte

[Mögliche Übersiedlung Hermann Bahrs nach Wien.] Noch unverbürgten Gerüchten zufolge soll Hermann Bahr seine Übersiedlung von München, wo er die letzten Jahre gelebt hat, nach Wien in ernste Erwägung ziehen.

* * *

Was sich Romain Rolland erzählen läßt

. . . Ich war gestern auf dem Untersberg und erzähle nun Rolland, wie wir bei Sonnenuntergang vor dem Zeppezauerhause lagen, ums Kreuz auf dem Geiereck flogen die Raben, drin im Berg aber sitzt der Kaiser Karl, sein Bart ist schon dreimal um den Tisch gewachsen und der Kaiser wie seine Mannen schlafen, bis einst der alte Birnbaum auf dem Walserfeld wieder grünen wird, aber der Birnbaum will noch immer nicht grünen und so muß der Kaiser noch immer schlafen und noch immer kreisen die Raben um das Kreuz. Wenn aber einst der Birnbaum auf dem Walserfeld grünen wird, dann kreisen die Raben nicht mehr, dann wacht der Kaiser aus dem Schlaf, dann kommt die letzte Schlacht, die Schlacht zwischen den hellen Menschen und den dunklen, die schlägt der alte Kaiser mit und da bricht die Macht des Antichrist und das Reich Gottes kommt auf Erden. Und Rolland erzählt mir dafür von Mahatma Gandhi. . . .

Revanche. Da wär' ich gern dabei gewesen, wie sie vor dem Zeppezauerhause lagen (ich hatte gar nicht gewußt, daß es das gibt, und bisher immer mit der Zeppezauerschnitte vorlieb genommen). Der Stefan Zweig, beiden hörig, lag auch und lauschte. Doch selbst wenn der Bart des Kaisers Karl noch um das ansehnliche Stück, über das der andere Alte vom Untersberg verfügt, länger gemacht würde: das Reich Gottes kommt nicht, die dunklen Menschen bleiben im Besitz der Presse, der wir allen Ruhm verdanken, und die Macht des Antichrist wird erst brechen, wenn der Christ aufhört, fürs Neue Wiener Journal zu schreiben.

* * *